

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

1ÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTREAL, JEUDI, 21 JUILLET 1870.

No. 11

## SOMMAIRE du No. 11.—Juillet, 21, 1870.

### Agronomie.

LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Première partie. Discussion entre Jean Progrès, M. Blanchard, son maître, Routineau et Marcel.....	161
REMARQUES ET DONNÉES SUR NOS COQS ET POULES DOMESTIQUES, AUJOURD'HUI EN CANADA.—Le coq Iroquois—(coq sans croupion, race de la France).—Ls. Lévêque, M. C. A.....	163
UTILISATION DES DÉJECTIONS HUMAINES COMME ENGRAIS.—De leur emploi dans diverses contrées de la France.—G. L.....	164
AVIS AUX FILLES A MARIER.—***.....	166
<b>Notes de la Semaine.</b>	
CRITIQUE ET SUGGESTIONS.—Spes.....	167
RÉPONSE A NOTRE CORRESPONDANT SPES.—L'usage d'un petit dictionnaire.....	168
AVANTAGE DE SALTER LES TAS DE FUMIER.—Dr. Genand.....	169
CAUSERIES AGRICOLES A STE. THÉRÈSE.....	169
CAUSERIE AGRICOLE A ST. JÉRÔME.....	170
CORRESPONDANCE.—UR Assitant.....	171
COLONISATION.....	172
LISTE DES PRIX OFFERTS A L'EXPOSITION PROVINCIALE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.—(Suite).....	172

### Illustrations.

Plant d'une étable.....	169
Entrée du jardin chez le fermier Progrès.....	161
Clôtures et barrières du fermier Routineau.....	161

### Feuilleton.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Le Grizly. Le Désert.....	173
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	176

## AUX ABONNÉS

DE

## LA SEMAINE AGRICOLE

ET DE

## LA MINERVE

Quotidienne, Semi-Quotidienne & Hebdomadaire

Afin de nous rendre au désir d'un grand nombre de nos Abonnés de la *Semaine Agricole* et aux différentes Éditions de *La Minerve*, nous entreprendrons.

DE RELIER CES DIFFÉRENTS VOLUMES

AU

PRIX COUTANT

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT.

NOUS FERONS AUSSI

TOUTES ESPECES DE RELIURE

A très Bon Marché.

Bureau de la MINERVE, }  
Montréal, Juillet 1870 }

Pour la *Semaine Agricole*.

## La routine vaincue par le progrès.

—

### PREMIÈRE PARTIE.

V

DISCUSSION ENTRE JEAN PROGRÈS, MR. BLANCHARD, SON MAITRE, ROUTINEAU ET MARCEL.

M. Blanchard, maître de Jean Progrès, ayant été informé par Routineau, qu'une partie des bruyères avait été défrichée, en éprouva un grand mécontentement, et pris le parti d'aller voir par lui-même des travaux qui avaient été faits sur sa ferme. Il venait rarement chez son fermier, et quand il s'y rendait, ce n'était que pour le mesurage des grains et leur partage; quelquefois pourtant, il venait chercher les poulets, les chapons et le beurre que Marguerite donnait de temps à autre, comme redevance; mais jamais il n'allait voir les terres.



Entrée du Jardin chez le fermier Progrès.

Arrivé chez Pierre Routineau, qui était une de ses vieilles connaissances, et chez lequel il allait toujours se rafraîchir, quand il venait à la bruyère, il lui dit en entrant et paraissant fort ému :

—Ami Routineau, il paraît que mon fermier se donne des airs de grandeur, et se permet de défricher mes bruyères et d'y faire du trèfle! Mais ce brave homme a donc perdu la tête?

—Ce que l'on vous a dit, M. Blanchard, n'est que trop vrai; pourtant n'allez pas gronder ce pauvre voisin, car il a été bien puni d'avoir voulu faire du nouveau, et d'avoir essayé de nous en montrer, son travail et sa

semence ont été perdus, sa récolte d'avoine a été à peu près nulle.

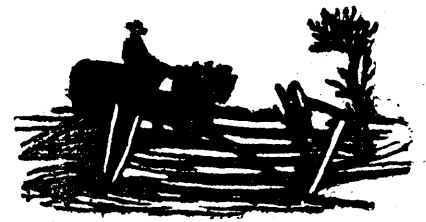
—N'a-t-il pas aussi semé du trèfle? Croit-il que je suis décidé à laisser ruiner mes terres? Ce n'est pas du trèfle que je veux, c'est du blé, voilà ce qui paie.

—Ah! pardi, Monsieur, vous parlez comme un gros livre, et il serait à souhaiter que votre fermier vous ressemblât. Mais que voulez-vous, nous sommes dans un siècle où les fous veulent en montrer aux sages. Voyons, quelle idée de vouloir faire du trèfle contre votre volonté? Quand il aura ruiné vos terres, il en sera bien avancé, et vous aussi!

—Je vous reconnais là, père Routineau, vos conseils valent leur pesant d'or; aussi soyez certain que je vais mettre mon étourdi à l'ordre.

Là dessus, M. Blanchard se rendit à la bruyère, où il rencontra Progrès qui venait de labourer. Comme on était en automne on préparait la terre pour y semer du blé.

Aussitôt que Progrès aperçut son maître, il courut au-devant de lui, le salua d'un air respectueux, et après



Clôtures et barrières du fermier Routineau.

lui avoir demandé des nouvelles de Madame Blanchard et de ses enfants, il l'engagea à entrer chez lui. Mais M. Blanchard lui dit de suite qu'il n'était pas content, qu'il avait appris qu'il avait défriché des bruyères; et que lui ne chantait pas sur ce ton là; que ses bruyères lui donnait un bon revenu, sans exiger le moindre travail et que le troupeau s'y nourrissait bien.

—Mais, mon maître, repris Progrès, si je pouvais faire de vos bruyères une terre cultivable, je crois que vous y trouveriez votre compte aussi bien que moi.

—Oui, vraiment, vous avez cela dans le chignon, vous! Mais si vous détruisez mes bruyères, où paçagerez

vous vos moutons et vos vaches ? Ne voyez vous pas que ce sont ces bruyères qui font votre fortune ?

—Vous voulez dire, sans doute, que ce sont ces bruyères qui pourraient m'enrichir. Monsieur, mettez de côté vos préjugés et voyez : depuis que je fais du trèfle dans mes bonnes terres, j'ai déjà deux vaches de plus, et je me propose d'élever encore deux veaux, le printemps prochain. Ce qui nous fera sept bêtes à cornes, au lieu de trois que nous avions d'abord. Et comme vous êtes de moitié dans le bétail, vous y trouverez votre profit.

—Oui, parlez-moi de vos trèfles, dit M. Blanchard ! En voilà encore une de vos chimères ! Vous voulez donc ruiner ma ferme ? Ne voyez vous pas que si j'ai d'abord quelque profit sur le bétail, je n'aurai bientôt plus de blé à attendre. Croyez-moi, Progrès, renoncez à ses idées extravagantes, car autrement nous serions obligés de nous séparer. Et depuis si longtemps que nous sommes ensemble, et si bien encore ! Qu'il serait fâcheux de nous tourner le dos ! Rappelez vous que c'est sur ma terre que vous avez élevé vos enfants et que vous avez coulé ici des jours heureux ! Demandez donc l'avis de Routineau, informez-vous de lui pour savoir si vous faites bien de vouloir changer votre système de culture. C'en est un cultivateur, lui ! Voyez comme ses labours sont en bon état, comme sa maison est bien tenue !

—Ah ! mon cher maître, s'exclama Progrès, de quoi parlez-vous là ! A-t-il la moitié de ses revenus à donner comme moi ! Et qu'avez vous à redire contre la maison de ma chère Marguerite ? Entrez, entrez, Monsieur, et vous verrez. A présent qu'elle a cinq vaches, elle fait du beurre et du fromage à remplir sa laiterie et cela fait renfler la bourse.

—Mais, qu'est-ce que me font vos fromages ? Cela entre-t-il dans mon gousset.

—Non, mais le bon fumier que font nos vaches bien nourries, entre dans vos terres et ça leur donne du ton, je vous assure. Quand votre ferme diminuera de valeur, ce sera alors le temps de vous plaindre. Mais, tant que cela n'arrivera pas, pourquoi vous plaindriez-vous ? Tenez, mon maître, depuis deux ans que je sème de la graine de fourrage, ma fosse à fumier est autrement pleine qu'avant, et je crois que nos blés n'en souffrent pas. Je gage que cette année, votre moitié sera plus forte que jamais.

En disant ces mots, le maître et le fermier s'avançaient vers la maison, et en passant devant la grange, M. Blanchard aperçut la nouvelle charrue qu'on avait achetée.

—Qu'est-ce que cela, dit-il ? Que voulez-vous faire de cette machine là ?

—Ce que j'en veux faire, maître, m'en servir pour labourer mes terres.

—Eh ! bien, en voilà encore une de ces idées à prendre avec les pin-cettes. Et croyez-vous que je souffrirai cela ? Mais, en vérité, je ne sais ce qui passe par la tête du monde depuis quelque temps. C'est vraiment un sort, ils veulent tout changer ! Routineau a-t-il vu ce chef-d'œuvre ?

—Non, Monsieur, mais si vous l'aimez, nous allons l'envoyer chercher pour qu'il la voit. Brin-d'avoine, dit-il au petit domestique, va chez le cousin Routineau, et dis-lui que mon maître et moi le prions de venir. Brin-d'avoine partit comme un éclair.

Entrez, Monsieur, dit Progrès à M. Blanchard. Ma bonne Marguerite vous a aperçu de loin et je suis sûr qu'elle vous a préparé des rafraichissements et du fromage.

M. Blanchard entra, et Marguerite vint le saluer et lui demander des nouvelles de sa santé, de celle de sa dame et de ses enfants. Elle avait en effet préparé une petite table couverte d'une serviette bien blanche, posé une assiette, un couteau, un verre, une bouteille de vin et des poires.

—Essayez-vous, Monsieur, dit-elle ; j'espère que ce fromage ne sera pas mauvais et que vous voudrez bien en goûter.

—Merci, merci, dit M. Blanchard en regardant ce petit couvert, qui était si propre, qu'il faisait envie à voir ; j'ai déjeuné chez Routineau, je n'ai besoin de rien.

—Ah ! Monsieur, j'en suis fâchée ; j'aurais été bien heureuse de vous voir goûter nos fromages, notre vin et nos poires ; mais, vous emporterez, s'il vous plaît, ce fromage pour votre dame avec un autre pour vos enfants.

—Tenez, Marguerite, reprit M. Blanchard, je vois que vous êtes une bonne et excellente ménagère, et votre maison est si propre que tout y brille ; mais j'ai la douleur de vous dire que votre mari ne vous ressemble pas et qu'il veut vous ruiner avec ses idées extravagantes, ses défrichements, ses trèfles et surtout, ses charrues à oreilles et sans avant-train.

Pourquoi ces nouveautés : vos récoltes n'étaient-elles pas bonnes, avant qu'il se soit mis dans la tête de tout mettre tout sans dessus dessous.

—Ah ! Monsieur, vous oubliez que nos enfants grandissent, que leur éducation nous coûte cher et que nous devenons vieux. Il faut penser à mettre quelque chose de côté, pour leur donner une petite dote. Depuis que mon cher mari a commencé à faire des trèfles, j'ai presque doublé le nombre de mes vaches. De plus, il est certain que quand il labourera avec sa nouvelle charrue, cela augmentera nos revenus, pour me permettre d'avoir quinze vaches au lieu de cinq. Puis qu'il a eu raison une fois, pourquoi n'aurait-il pas raison deux ?

—Comment, dit M. Blanchard, vous qui me paraissiez si sage, vous avez la tête aussi chaude que celle de votre mari !

Là dessus, Routineau arriva, et lorsque M. Blanchard lui eut montré la nouvelle charrue, il partit d'un éclat de rire, et dit d'un air magistral : —En vérité, je ne sais d'où vient cette démangeaison de vouloir tout changer ; on dirait que le monde est fatigué d'avoir du pain à manger et de porter un chapeau sur sa tête. Depuis un an environ, on a eu la malchance de voir deux beaux messieurs venir s'établir dans le pays. Ils viennent, je ne sais d'où. Ils ont bâti une maison, des étables et autres dépendances ; et ont aussi apporté de ces charrues. Ils mettent six bœufs ou quatre chevaux, et après avoir brûlé les bruyères, ils les défrichent tant qu'ils peuvent. Pauvres gens, ils ne s'aperçoivent pas, qu'en labourant avec cette machine-là, ils ramènent la mauvaise terre dessus, et que dans un an ou deux, ils ne récolteront plus rien.

Eh ! bien, dit vivement Progrès, demandez à M. Martineau s'il n'a pas vu, en Allemagne, faire de bonnes récoltes avec des charrues à peu près semblables à celles-là.

—Votre M. Martineau, reprit Routineau, c'est un vieux radoteur, un conteur en l'air, comme tous les vieux militaires en retraite. Progrès, croyez-m'en, vous feriez bien mieux de continuer votre petit bonhomme de chemin que d'écouter ces fous-là.

Marcel qui entra du champ au moment où Routineau disait ces dernières paroles, lui repliqua : —Eh ! bien, père Routineau, puisque vous traitez si légèrement les conseils d'un homme d'expérience, et que, sans parler avec tant d'assurance, vous ne refuserez pas l'arrangement que je vais vous proposer : mon père va labourer son trèfle avec cette charrue, il va commencer ce champ en blé ; voulez vous doubler les minots de blé qu'il donnera de plus que la partie du même terrain où il n'y a pas de trèfle et qui sera labouré avec une charrue aussi mauvaise que la vôtre ? Ah ! mauvaise tête, va, reprit Routineau ! c'est toi qui fourres toutes ces habiollas dans la tête de ton père ; mais je t'en réponds, tu t'en mordras les pouces.

—Eh, bien ! soit, dit vivement Marcel, acceptez-vous la gageure ?

—Taisez-vous, jeune homme, dit Blanchard, vous avez beaucoup à apprendre du père Routineau, et vous feriez beaucoup mieux de l'écouter que de vouloir lui donner des leçons.

—C'est égal, Monsieur, dit Marcel, il recule, et j'espère bien le faire reculer davantage quand j'aurai un peu plus étudié. M. Martineau m'a parlé de quelque chose que j'ai été voir chez ces messieurs qu'on traite si inconsidérément et qui sont venus s'établir

dans ces bruyères, là bas, où ils ont bâti une maison qu'ils appellent Terre-Neuve ; je ne veux pas dire ce que je ferai, mais j'ai mon idée.

—Tais toi, marmot, dit Progrès. Excusez, M. Blanchard, mon fils se chamaille quelquefois avec le père Routineau et son fils ; il a la tête un peu près du bonnet, mais c'est tout de même un bon garçon et qui labou-  
re à ravir.

—Oui, dit encore le jeune homme, et j'espère bien que ce sera moi qui étrenerai cette nouvelle charrue que l'on parait dédaigner.

—Si je consens à ce que vous vous en serviez reprit M. Blanchard.

—Ah ! Monsieur, dit Progrès avec émotion, tant que votre moitié ne diminuera pas, j'espère bien que vous nous laisserez un peu faire.

—Oui, mais qui me répondra de l'avenir ?

—C'est ce jeune fat, avec ces domaines, dit en ce moquant Routineau, en montrant Marcel, voulant faire entendre par là qu'il ne possédait pas de terres.

—Tenez, voisin, dit le jeune Marcel, calmé par la réprimande de son père, je crois que vous feriez mieux de ne pas tant acheter de terres et d'améliorer celles que vous avez déjà ; vous en auriez peut-être plus de bénéfice au bout de l'an ; mais que chacun fasse comme il l'entend, et je crois que mon père fait bien.

—Voilà la jeunesse d'aujourd'hui, s'écria M. Blanchard en se frappant sur la cuisse qu'il avait plus grosse qu'un tuyau, elle ne doute de rien ; et elle croit pouvoir faire du pain avec du sable. Mais, écoutez Progrès ; si vous ruinez mes terres, nous nous séparerons, voilà tout ; votre ménage, vos animaux sont là pour répondre de mes droits. Quand à notre jeune étourdi, à votre place, je le mettrais à l'ordre, au lieu de suivre ses conseils.

—Et avec cela, dit Progrès, vous me donnez carte blanche ?

—Nous verrons, répliqua M. Blanchard, en se dressant droit comme un i.

—Routineau haussa les épaules, en marmottant entre ses dents : pauvre garçon, carte blanche ! Ce que c'est, parce qu'il travaille sur la terre d'un autre, il n'y regarde pas.

—Mon voisin, dit Progrès, vous vous trompez ; car si comme vous, j'avais des terres à moi, je n'aurais pas attendu 1860 pour avoir une bonne charrue à oreilles et pour faire du trèfle et de la luzerne. Attendez un peu ; et vous verrez qui a raison de Routineau et de Progrès.

Là dessus, on se sépara, et M. Blanchard, un peu radouci, après avoir pris un petit panier dans lequel la bonne Marguerite lui avait préparé avec soin deux fromages, partit avec Routineau pour reprendre son cabriolet qu'il avait laissé chez lui.

Chemin faisant, il dit à Routineau : vraiment je crains que ce petit Marcel ne fasse faire des bêtises à son père. J'en serais fâché, car c'est un brave homme que Progrès et dont je suis très-content. Ma moitié a augmenté depuis deux ou trois ans, et je regretterais de le renvoyer. Père Routineau ; je vous charge de le remettre dans la bonne route.

—Monsieur, je ferai bien ce que je pourrai, mais je dois vous dire que Progrès est aussi enragé pour les nouveautés que son fils et sa femme ; c'est à qui en fera le plus. Je crois qu'ils ont tous été mordus de la même chienne et elle devait avoir la dent bien affilée. Croiriez-vous qu'il a été assez sot, que Dieu lui pardonne, pour semer du trèfle avec du blé dans une de ses meilleures pièces de terre ! Il croit qu'un terrain est inépuisable.

—Vraiment, il a fait cela, mais il ne m'en a pas soufflé mot.

—Je crois bien, vous l'aviez déjà tant chauffé. Tenez, Monsieur, vous y perdrez votre latin et moi aussi. Progrès ne changera de route que lorsqu'il aura les deux pieds dans le même chausson et qu'il aura pour tout habillement celui que portait si fièrement notre père Adam dans le paradis terrestre.

—Père Routineau, vous me donnez la chair de poule, et je ne dormirai pas d'ici à ce que j'ai d'autres nouvelles.

—Non, non, Monsieur, dormez comme à l'ordinaire, j'irai vous éveiller quand Progrès aura planté la culture.

—Belle consolation ! N'attendez pas, je vous prie, que mon fermier ait la tête dans la tinette pour venir me prévenir, afin que je m'empare au moins de ses vaches, de ses fromages et de tout son roulant. En attendant, rendu chez vous, nous vi-  
drons un petit verre pour chasser les idées sombres.

Pour la *Semaine Agricole*.

### Remarques et données sur nos coqs et poules domestiques, aujourd'hui, en Canada.

**Le coq iroquois**— (coq sans croupion, race de la France.)

Le coq sans croupion (conséquent sans queue) est aussi ancien chez nous que le coq gaulois. C'est une espèce très ancienne en Europe. Les Romains en parlaient avant l'ère chrétienne. Il a été apporté en Canada par les premiers colons ; l'espèce était commune, alors en France, elle lui venait du nord de l'Europe. Les coqs et poules iroquois sont en très petit nombre dans nos campagnes maintenant. Le préjugé invincible des cuisiniers de vil-

les qui ne voulaient pas l'acheter parce qu'il n'avait pas de croupion et paraissait mal, disaient-ils, sur un plat, a détourné nos habitants de l'élever. Il est cependant excellent à manger ; ses formes sont tout à fait arrondies ; son estomac est plein en chair comme celui d'une perdrix. Il est très précoce. Jeune, il prend vite ses grosses plumes et est en état de se jucher avant les poulets des autres races, du même âge ; malgré qu'il s'est trouvé pour ainsi dire noyé parmi les différentes races dans le pays, il a maintenu sa forme et son caractère. Comme le coq gaulois il est à crête double et simple ; de différentes couleurs, mais il diffère de celui-ci en ce qu'il est à pic du devant et du dos, son chant est aussi plus perçant et plus court.

La poule iroquoise est bonne pondreuse mais sujette à cacher son nid. Quoique naturellement farouche, cette espèce s'apprivoise facilement et devient particulièrement familière, alors il est assez difficile de l'éloigner de la maison où elle entre continuellement, c'est peut-être cette raison qui fait que les Sauvages l'avaient adoptée et de là le nom de coq iroquois. Nous ne pouvons dire si les différentes tribus de nos sauvages en ont encore. Nous ne serions pas surpris d'en trouver dans les environs des lieux qu'ils habitent ou ont habités. Nous avons possédé des coqs et poules de cette race à différentes reprises et nous les avons laissés pour d'autres. L'année dernière, nous nous sommes procuré de nouveau un coq iroquois qui ne laissait rien à désirer comme tel. Nous avons essayé avec lui un croisement avec des poules de différentes races. Avec la bantam, (poule pattue) il a donné des poulets d'une précocité extraordinaire. Une poulette du mois de Septembre a commencé sa ponte d'hiver en Janvier et a tenu bon jusqu'au printemps. Elle a couvé à bonne heure et elle est suivie de ses poulets qui sont prêts à la laisser aujourd'hui. Elle n'avait pas cinq mois quand elle a commencé à pondre, de sorte que si elle n'eût pas couvé elle aurait pu faire trois pontes et commencer la quatrième dans sa première année. Avec la poule espagnole il a donné de bons produits, sur quatre poulettes, trois ont fait une ponte d'hiver plus ou moins bonne ; l'une ayant commencé à pondre à huit mois. Mais l'essai a été manqué complètement avec des grosses poules, les œufs ont été clairs et conséquemment n'ont pas donné de poulets. Le coq iroquois ne vaut pas le coq gaulois comme étalon ; il lui faut des poules proportionnées à sa taille. Le coq est trop court de dos, il a le rein trop roide ; il se trouve inutile avec des poules longues et au-dessus de sa taille. Nous avons eu cette année la même malchance avec ses coquets, les nichées de nos grosses poules ont été perdues. D'où l'on

peut conclure que pour avoir de gros iroquois, il faut aller progressivement, si l'on se sert des coqs de cette espèce comme étalons. Il en serait autrement si on employait un coq d'une autre race avec des poules iroquoises. Mais nous ne doutons pas qu'un croisement avec cette race ne donât de bonnes pondeuses. Certains amateurs anglais se sont pris d'un goût nouveau pour la race sans croupion, et l'on voit figurer et primer, aujourd'hui, de petits coqs sans queues à leurs principales expositions. Nous sommes persuadé que la poule iroquoise est une bonne souche pour greffer les races des pays étrangers. Comme la poule gauloise il faut réchauffer son sang et changer un peu sa nature pour en tirer profit l'hiver. Qu'on ne se trompe pas sur ce sujet, l'expérience est sous nos yeux pour prouver ce que l'on affirme. Quand nous sommes venu demeurer à d'Aillebout, il y a vingt ans, nos habitants n'avaient que des poules canadiennes de la plus ancienne race du pays. Un œuf frais l'hiver était chose rare, on le gardait pour un malade. Nous avons introduit bon nombre de coqs étrangers dans la paroisse et plusieurs habitants qui ont voulu en profiter ont maintenant le luxe d'œufs frais l'hiver, et les vieilles races qui n'ont pas été croisées ne donnent pas plus de profit dans la froide saison qu'avant. On me dira peut-être que Monsieur celui-ci ou celui-là obtient des œufs l'hiver de nos anciennes poules canadiennes. Nous répondons à cela, qu'il est possible pour un amateur d'en avoir quelques uns l'hiver avec des soins particuliers et une localité convenable et choisie. Mais non la généralité des cultivateurs, même en leur donnant un bon soin. Et il est à parier que sur six personnes qui nous soutiendraient la chose, que quatre d'entr'elles ont des poules dont le sang a été renouvelé à une date non très éloignée.

(A continuer.)

Ls. LÉVÉQUE,  
M. C. A.

D'Aillebout, Juillet, 1870.

### Utilisation des déjections humaines comme engrais.

DE LEUR EMPLOI DANS DIVERSES CONTRÉES DE LA FRANCE.

Nos lecteurs jugeront par l'article suivant de la valeur de ces engrais qui sont perdus presque partout dans notre pays. On se rappellera que le meilleur moyen de les utiliser est, à notre avis, leur mélange intime avec leur poids de terre sèche.

Toutes les exploitations agricoles portent au marché divers produits

qui ont été puisés soit directement, soit indirectement dans le sol de la ferme. Il en résulte, chaque année, une perte plus ou moins grande pour la terre arable, et le cultivateur, pour empêcher l'appauvrissement du sol, est obligé d'importer dans la ferme, sous forme d'engrais, tous les principes qu'il a exporté sous forme de grains et de viande.

Tous les produits des champs se concentrent dans les villes pour servir à l'alimentation des habitants.

“ La conséquence logique de la création des villes, dit M. Dumas, dans le rapport qu'il a dressé au nom de la commission des engrais, c'est l'obligation de ramener aux campagnes, par un mouvement prévu et régulier, la totalité des engrais que fournissent ces agglomérations urbaines. ”

En 1841, M. Moll, dans son cours du Conservatoire des Arts-et-Métiers, après avoir fait l'histoire de l'épuisement du sol, ajoutait : “ Si les nations modernes veulent détourner ce sort fatal qui les menace, il faut non-seulement qu'elles tiennent du bétail et beaucoup de bétail, mais qu'elles rendent à la terre tout ce que lui enlèvent annuellement les récoltes ; il faut que le sol productif reçoive tous les déchets, tous les résidus de nature organique, et notamment le produit de l'alimentation des hommes, l'engrais humain. C'est ainsi, et ainsi seulement que, depuis quarante siècles et plus, la Chine nourrit la population la plus dense qui existe sur le globe, sans que son territoire ait subi un affaiblissement dans sa fécondité primitive. ”

De même que l'on recueille les déjections des animaux nourris dans la ferme, on doit aussi utiliser, pour les besoins de l'agriculture, les engrais de toutes sortes produits par l'homme.

Or, l'expérience a montré que les villes, en général, absorbaient de plus en plus et restituaient de moins en moins. “ A mesure, en effet, que leur édilité se perfectionne et devient plus soigneuse des nécessités de l'hygiène, dit M. Dumas, elles se hâtent davantage de noyer et d'éloigner tout ce qui offusque la délicatesse des habitants, offense leurs sens ou inquiète sa prudence. Le premier devoir des édiles consisterait, en effet, non à utiliser mais à supprimer pour ainsi dire tous ces débris, tous ces restes qui sont une des richesses du laboureur. ”

Il a fallu bien du temps et des circonstances locales particulières pour empêcher toute agglomération urbaine de considérer comme égout le cours d'eau sur lequel elle est établie. Pour qu'elle renonce à une idée semblable, il faut que l'infection de la vase mette la population en péril. C'est ce qui est arrivé à Lille. Les eaux, dont le cours est très lent, étaient devenues rapidement un

foyer d'infection et d'épidémie. Les habitants ont dû cesser d'y faire couler les vidanges. Aujourd'hui, ils s'en débarrassent avec le concours des agriculteurs de la contrée voisine, qui ont trouvé dans ces engrais une source de richesse.

On commence à comprendre que dans l'intérêt de la conservation de la fertilité du sol et de l'alimentation des villes elles-mêmes, il est nécessaire de recueillir les immondices des cités, de n'en rien laisser perdre et de les exploiter régulièrement.

Paris et Londres sont en ce moment à la tête du mouvement. L'administration de la ville de Paris est occupée de projets qui doivent résoudre la question. Si ces projets ne sont pas encore connus, ils sont arrêtés en principe. M. Dumas en donne l'assurance suivante : “ Sans entrer dans un exposé prématuré des vues qui dirigent l'administration parisienne, il est permis d'annoncer qu'elle dispose les services de la voirie de telle façon qu'il ne soit rien perdu, ni des matières des vidanges, ni des immondices des rues, ni des eaux des égouts et que tous les engrais qui se produisent dans la cité soient recueillis et mis à la disposition de l'agriculture. ”

Puisse cet exemple être suivi par toutes les villes de France !

Toutes les matières, que l'on perd trop souvent, ne le cèdent en rien au fumier de ferme, au point de vue de leurs propriétés fertilisantes. On y rencontre les mêmes principes.

Un nomme produit, en vingt-quatre heures, de 3lbs à 3½lbs d'urines. Dans 1,000 parties de ce liquide, on trouve par l'analyse :

Eau .....	933
Matière organique riche en azote.....	49
Substances minérales .....	18
	1.000

Et ces 18 parties de sels renferment :

Sels de potasse et de soude.....	6.6
Phosphates.....	5.4
Les déjections solides analysées par Berzélius contenaient par 1.000 parties :	
Eau.....	733
Débris d'aliments et matières organiques azotées.....	225
Sels.....	12
	1.000

Et dans ces 12 parties de principes salins, il y avait :

Sels de soude.....	7.8
Phosphates.....	4.2

Un homme produit en une journée 7 à 10 oz. de déjections solides.

Les matières solides et liquides réunies peuvent contenir jusqu'à 3 pour 100 de leur poids d'azote. On a calculé que 1000 lbs d'urine contiennent autant d'azote que de blé.

Les différences que nous avons ob-

servées dans la composition du fumier produit par les divers animaux d'une ferme, suivant l'âge, la qualité et la quantité des aliments, existent pour l'homme. Darcet a cité un fait curieux qui met parfaitement en évidence l'influence du régime alimentaire sur les propriétés fertilisantes des déjections humaines.

Un cultivateur des environs de Paris avait acheté les matières fécales des fosses d'un des restaurateurs le plus en vogue du Palais-Royal. Le résultat qu'il en obtint fut excellent; aussi se rendit-il adjudicataire des vidanges de plusieurs casernes de Paris.

L'engrais recueilli dans ce second cas fut loin de produire le même effet que le premier.

Ces faits s'expliquent facilement : l'ordinaire des soldats n'est ni aussi abondant, ni aussi succulent que les repas faits chez le restaurateur à la mode.

Les analyses que je viens de citer expliquent comment, en Chine et au Japon, la fertilité du sol a été entièrement conservée par le seul emploi de l'engrais fourni par l'homme.

Chez nous, les principes en vigneur pour la culture sont les suivants *beau coup de fourrage, beaucoup de bétail ; beaucoup de bétail, beaucoup d'engrais ; beaucoup d'engrais, beaucoup de grains*. Le bétail a toujours été considéré comme l'unique ou au moins comme le principal producteur d'engrais. On a vécu dans cette illusion, que le fumier produit par le bétail pouvait suffire à conserver la fertilité du sol. Aussi a-t-on laissé sans emploi des quantités immenses de matières fertilisantes qui pouvaient être utilisées. On ne comprenait pas la nécessité de leur emploi.

Au Japon, le bétail est un intermédiaire dont on ne se sert pas. La religion défend de manger de la viande. Le cultivateur ne fait pas consommer au bétail une partie des récoltes pour se nourrir ensuite de sa chair. Le Japonais consomme directement les récoltes et produit lui-même son fumier. Aussi, le recueille-t-il avec plus de soin que nos cultivateurs n'en prennent souvent pour conserver les engrais fournis par les divers animaux de leur exploitation.

En France, les déjections de l'homme, plus ou moins mélangées d'eau et désignées sous les noms *d'engrais flamand, courte-graisse, gadoue, engrais liquides*, sont appliquées à la fumure des terres en Flandre, en Alsace, en Dauphiné, en Champagne.

A Nice, on les emploie pour la culture des violettes, des rosiers et des orangers.

Les choux-fleurs renommés de la vallée de Rosendaël, près de Dunkerque, sont dus à l'engrais flamand.

« Je puis affirmer, dit M. Corenwin der, que mes asperges, fumées avec de la gadoue, ne le cèdent en rien pour la finesse et le goût à celles qu'on

achète à grand prix chez les premiers restaurateurs du Palais-Royal. »

Ces faits prouvent que ces engrais, déposés sur le sol, ne commencent aux plantes ni mauvais goût, ni mauvaise odeur. Il en sera toujours ainsi lors qu'on les incorporera à la terre arable par un labour convenable ou qu'on les répandra sur les champs au moment des semailles.

Dans les villes de Dunkerque, Saint-Omer, Calais, Douai, Valenciennes, Reims, Épernay, les cultivateurs s'approvisionnent d'engrais liquides auprès des entrepreneurs de vidanges.

A Dieppe, Lorient, Strasbourg, Arras, Lyon, Grenoble, Lille, les vidanges sont faites directement par les cultivateurs.

La ville de Lyon livre à elle seule, chaque année, à l'agriculture 200,000 verges cubes de ces matières. Les cultivateurs viennent vider les fosses de la ville soit au printemps, soit à l'automne, et répandent aussitôt l'engrais sur leurs terres.

A Grenoble, la production par tête est de  $\frac{1}{2}$  verge cube. Pour la cité entière, dont la population est de 30,000 habitants, elle s'élève à 15,000 verges cubes. D'après M. Gueymard, on emploie à Grenoble 20 verges cubes d'engrais pour la fumure complète d'un arpent pendant quatre ans. Les plantes qui se succèdent sur les terres sont: le chanvre, le gros blé, le trèfle et le petit blé. Grenoble féconde ainsi, chaque année, par les résidus de son alimentation 2000 arpents de terre.

Pour se rendre compte des effets de ces engrais, "il suffirait, dit M. Paulet, de parcourir la commune de Bron ainsi qu'une partie du canton de Maizieux (Isère). Le sol de ces pays est un gravier rougeâtre très superficiel, propre tout au plus à la culture du seigle et du sainfoin dans son état brut. Les jachères occupaient autrefois une grande partie de ces terrains; les récoltes, soumises à toutes les intempéries des saisons dans cette terre ingrate, remboursaient à peine les avances qu'on leur faisait. Aujourd'hui, par l'emploi de la matière fécale, ces terrains ont complètement changé de nature; ils portent, chaque année, avec le plus grand succès, les récoltes les plus épuisantes, telles que du blé, du chanvre, de l'orge, des pommes de terre. Au lieu d'un sainfoin chétif qu'on y récoltait il y a cinquante ans, on fauche partout maintenant, dans ces localités, du trèfle qui donne deux coupes et un regain, quand la température n'est pas contraire; en un mot, la culture de ces pays a subi une révolution totale. Les assolements se sont perfectionnés, la jachère a disparu; le sol, bien travaillé et toujours abondamment fumé, suffit sans peine aux nombreux produits qu'on en exige; l'aisance, enfin, a remplacé la misère."

Il ressort de la déclaration d'un entrepreneur de vidange, et de calculs basés sur des faits pratiques, que les matières recueillies à Montréal suffiraient à la fumure de 10,000 arpents. Le blé nécessaire au quart de la population de Montréal pourrait être fourni par cette étendue de terrain.

On a évalué que le Canada perd, annuellement, 2 à 3 millions de verges cubes d'engrais qui pourraient servir à la fertilisation de 100,000 arpents de terre.

Et sur tous les points du pays, on se plaint de l'insuffisance des engrais!

Dans la Flandre française, les déjections humaines sont recueillies avec le plus grand soin. Dans tout domaine agricole, il existe un réservoir destiné à les conserver. C'est une cave voûtée, en maçonnerie. Le sol est pavé en grès; les quatre murs et la voûte sont en briques. Deux ouvertures y sont ménagées: l'une vers le milieu de la voûte, destinée à l'introduction des matières; la seconde, pratiquée dans le mur du côté nord, donne accès à l'air nécessaire à la fermentation. La capacité varie ordinairement de 48 à 90 piedscubes. (1)

Toutes les fois que les travaux de la ferme le permettent, on va chercher à la ville des vidanges qu'on déverse dans la fosse où elles fermentent pendant deux ou trois mois.

Pendant cette fermentation, les matières fécales deviennent légèrement visqueuses. Si la matière est trop liquide, on y ajoute des tourteaux de colza ou d'œillette.

Les fosses ne sont jamais entièrement vides; on les remplit au fur et à mesure qu'on emploie l'engrais qu'elles renferment.

Lorsqu'on répand l'engrais sur des prairies ou sur des terres labourées et non ensemencées, on le conduit dans un tonneau placé sur un chariot. Au dessous du tonneau et sur le derrière de la voiture, est une caisse rectangulaire en bois dont le fond est percé de trous. L'engrais, au sortir du tonneau, tombe dans la caisse et par les trous se disperse sur le sol. Par ce moyen, on arrose en même temps sur une largeur de  $4\frac{1}{2}$  à 6 pieds:

(1) Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois nous pensons que dans notre climat il sera préférable de mélanger les engrais à la terre sèche. Il est certain que les arrosages produiraient d'immenses résultats mais ils exigent de grands réservoirs, que nous n'avons pas tous les moyens de faire. D'un autre côté, personne n'est trop pauvre pour mettre à l'abri, dans la belle saison, quelques charges de terre sèche qui lui permettront d'utiliser un engrais d'une très-grande valeur. —

Lorsque l'engrais n'est pas étendu d'eau ou qu'il est porté dans les champs après semailles, on ne peut pas employer ce dernier procédé. Il est conduit près du champ, à l'aide de tonneaux chargés sur une voiture. On remplit une cuve portative de 25 seaux environ de capacité. Elle est placée à l'extrémité de la pièce de terre, et à l'aide d'une cuillère en bois fixée au bout d'une perche, de 12 pieds de longueur, on puise le liquide dans la cuve pour le répandre tout autour. On peut, ainsi, sans se déplacer, arroser la superficie d'un cercle de 12 pieds de rayon.

La cuve vidée est transportée sur un autre point ; on y verse la courte-graisse pour la répandre ensuite sur le sol. Quelquefois l'arrosage ne doit avoir lieu que sur une petite étendue de terrain, et on veut éviter le contact du liquide avec les feuilles. Dans ce cas, un homme distribue le liquide au moyen d'un tuyau-arrosoir partant du fond d'un tonneau qu'il porte sur son dos.

On fait suivre généralement l'épandage de l'engrais sur le sol d'un hersage qui le mêle aussi intimement que possible à la couche arable. Cette précaution, excellente en elle-même, est regardée généralement comme superflue, parce que les matières liquides sont promptement absorbées par une terre déjà ameublée.

Pour tirer de l'emploi de ces substances le meilleur parti possible, il convient de les répandre par un temps un peu humide ou légèrement pluvieux. On doit éviter un temps de sécheresse, de même que les trop grandes pluies. Dans le premier cas, un soleil ardent et une température élevée nuiraient à son action ; dans le second, les principes solubles seraient entraînés dans les profondeurs du sol.

On a renoncé à cet engrais pour la culture de la betterave à sucre. Il faut être modéré dans son emploi pour les céréales en pousse ; un excès de gadoue fait taller les froments outre mesure et produit des tiges au détriment du grain.

Il n'est jamais nuisible lorsqu'il est mis sur une terre nue.

C'est un engrais très-chaud et très-actif, qui fait pousser rapidement les plantes. Cette propriété tient à ce qu'il est presque entièrement composé d'éléments solubles. Ses effets sont annuels et son maximum d'action se produit dans la saison même où il est mis en terre.

G. L.

Il ne faut pas laisser de semer par crainte des pigeons.

Les oisons veulent mener paitre leur mère. Plus l'oiseau est vieux moins il veut se défaire de sa plume.

Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Pour la *Semaine Agricole*.

Avis aux filles à marier.

Messieurs les Directeurs,

J'ai introduit dans vos deux derniers numéros quelques maximes qui pourront, bien méditées, être de quelque utilité à vos lecteurs. Aujourd'hui, je vais remplacer ces maximes par un récit qui ne pourra manquer de les intéresser.

Si, un jour ou l'autre, quelques uns de vos abonnés ou vous-même, passez par la seconde concession de la paroisse de St. L..... ralentissez le pas de votre cheval et considérez attentivement cinq à six des maisons qui se trouvent à peu près au centre de ce rang, jetez les yeux sur la cour, tous les bâtiments et surtout n'oubliez pas de faire un examen minutieux des jardins qui embellissent ces demeures. Si vous avez quelques minutes à votre disposition, entrez dans une ou deux de ces maisons et leurs dépendances, et vous y trouverez un ordre parfait, une propreté admirable. Avant l'an 1860, si vous fussiez passé au même endroit, vous n'auriez à peu près rien vu de ce qui fait l'admiration des visiteurs aujourd'hui.

Quelle peut donc avoir été la cause d'un changement aussi prompt et aussi considérable. C'est là toute une histoire et des plus intéressantes pour les jeunes cultivateurs, et pour les jeunes filles qui pensent à devenir fermières. Cette histoire renferme aussi une bonne leçon pour plusieurs jeunes personnes de la campagne, qui ne veulent être rien moins que de grandes demoiselles, et qui prennent toutes les précautions imaginables pour mettre leur figure et leurs mains à couvert des rayons du soleil.

Que tous, lecteurs et lectrices, écoutent ce récit et en gardent un long souvenir.

En l'an 1858, vivait, dans la paroisse de St. L....., un jeune homme, âgé de vingt trois ans. Ce jeune homme était fils unique et le seul héritier d'un père qui possédait un champ d'une grande étendue et d'une fertilité remarquable. Quatre cents arpents, dont trois cents étaient défrichés et cent couverts de bois franc et surtout d'érables, formaient la propriété dont ce fils était déjà le maître. Ce jeune homme avait reçu une bonne éducation commerciale ; avait de belles manières, était d'assez haute taille, enfin, il passait partout pour bel homme et bien élevé. Il ne pouvait sortir sans que tous les regards se portassent sur lui et, surtout ceux des jeunes filles qui attendaient ce que l'on est convenu d'appeler un *bon parti*. Cette attention ne paraissait nullement étonner ce riche héritier, et quand les jeunes gens de son

âge lui demandaient ce qu'il attendait pour se marier, il n'avait d'autre réponse à leur faire que celle-ci : Je veux pour femme la fille d'un cultivateur, mais je veux une personne qui soit capable de bien tenir un ménage, d'avoir une belle dalle-court, une laiterie aussi propre que bien fournie, surtout un jardin bien cultivé et capable de nourrir une famille, une partie de l'année. J'ai beau chercher, je ne trouve nulle part une jeune fille qui réunisse ces qualités. Au contraire, j'en trouve beaucoup qui font leurs demoiselles, et qui se croient destinées à vivre sans travailler. Je crois que ces jeunes personnes ne feront jamais de bonnes femmes d'habitants et qu'elles ne peuvent que ruiner ceux qui seront assez insensés pour les épouser. Quand à moi, je préfère rester vieux garçon que d'unir mon sort à une de ces pinbèches !

Ce propos ne tomba pas par terre, comme on peut le croire, et dans quelques jours il avait fait le tour de la paroisse de St. L.... A cette nouvelle, les mères, toujours ingénieuses, quand il s'agit de trouver un bon parti pour leurs filles, dirent aussitôt à leur mari et aux intéressées : Ah ça, vous avez appris ce que le fils de B... attend pour se marier, et quelles sont les qualités de celle qu'il veut choisir pour femme. Pourquoi ne pourrions-nous pas attirer ses regards aussi bien que tout autre. Si vous voulez m'en croire, nous allons mettre la main à l'œuvre. Nous allons commencer par blanchir notre maison, notre fournil, notre laiterie, nos étables, en dehors et en dedans. De plus, il nous faut élever des poulets, des dindes et des oies en grand nombre, notre jardin est beaucoup trop petit, dès le printemps prochain, au lieu d'un huitième d'arpent nous lui donnerons une superficie d'au moins un arpent et demi ; nous y sèmerons des carottes, des navets, des choux, des concombres, des melons, etc., nous l'ornerons des plus belles fleurs que nous pourrions rencontrer, et nous ferons des plantations d'arbres fruitiers tout autour des grands carrés.

Plusieurs mères eurent la même pensée, tinrent le même langage, et aussitôt que la neige fut disparue, cinq à six voisins du même rang transformèrent complètement leurs habitations et semblèrent se réveiller d'une longue léthargie. C'était à qui ferait mieux, aussi il fallait voir comme la maman poussait son vieux, l'épée dans les reins, en lui disant : mais labore donc le jardin, mais couvre-le donc de bon fumier, enfin pense à nos filles. Si on avait la chance que le fils de B... demanderait Louise ou Adeline en mariage, nous serions bien dédommés de nos travaux. Cette dernière réflexion était plus que suffisante pour pousser le bonhomme en avant. On fit tant et

si bien qu'au bout d'un mois, M. le curé de la paroisse, appelé pour les malades et passant par ce rang eut mille peine à reconnaître ses paroissiens de cette concession. C'est lui-même qui, plus tard, nous a raconté ces merveilles.

Mais continuons, car nous ne sommes pas au plus beau de l'histoire. Louis, car c'était le nom de ce jeune homme, apprenant que l'on faisait, dans une partie de la paroisse, des prodiges pour préparer une femme de son choix, voulut voir par lui-même s'il avait été bien compris et s'il pourrait découvrir enfin une vraie ménagère. Il dirigea donc, un dimanche, après vêpres, sa promenade de ce côté-là, mais il ne put satisfaire sa légitime curiosité, et il lui fallut retourner par le même chemin un jour de semaine, pour voir si c'était la maman ou les filles ou la servante qui prenaient soin du ménage, du jardin, de la laiterie et de la basse-cour. Dans le premier jardin, il aperçut une vieille qui sarclait avec tant d'activité qu'elle ne prenait pas même le temps de lever la tête. A côté d'elle étaient trois grandes filles, ayant la figure ombragée par de grands chapeaux de paille, faits en forme de parasol, et des gants dans les mains. C'était la mère et ses filles à marier.

En voyant ce spectacle, Louis ne put se défendre de faire une grimace et de se dire à lui-même : Des demoiselles comme en voilà, ont le cœur trop bas placé pour faire le bonheur d'un mari. D'ailleurs, quand une fille n'aime ni ne respecte sa mère, comment pourrait elle aimer et respecter son époux. Pour celles-là, c'est temps perdu pour elles que de s'occuper de moi.

Chez les voisins, il trouva un peu mieux, mais rien d'absolument satisfaisant. La mère était toujours en avant, comme si elle eût été la prétendante, et les filles ne faisaient que les travaux les plus légers.

Enfin, rendu chez le dernier de ces cultivateurs, il aperçut encore dans le jardin une femme d'une cinquantaine d'année, et à côté d'elle une jeune fille d'une vingtaine d'années. Aussitôt il franchit l'enclos, salua poliment et demanda à cette femme si cette jeune personne était sa fille. Non, dit cette bonne, en hochant la tête, c'est seulement une *engagée*. — Mais avez-vous des filles. — Oui, Mon cher Monsieur, et de jolies encore, mais elles ne travaillent pas dans le jardin, pour ne pas se gâter le teint, elles sont occupées à broder et à coudre dans la maison; si monsieur désire les visiter, il peut rentrer. — Merci, Madame, dit Louis, je n'ai pas le temps, je reviendrai dimanche prochain. Aussitôt que Louis fut dispau, la mère courut avertir ses filles de préparer leurs plus beaux atours pour le dimanche suivant, leur apprenant qu'elles au-

raient la faveur de recevoir la visite de M. Louis, ce jour-là. On imagine facilement que la joie de la mère fut promptement partagée par ses filles. Sur le champs, on jeta de côté broderies, coutures, &c., pour ne penser qu'aux parures, aux saluts à faire, aux beaux compliments, &c. Enfin, on se dit : passons le temps d'ici à dimanche, à apprendre à se rendre aimables. Il fallait les voir marcher sur la pointe des pieds, se dandiner, serrer les lèvres pour rendre leur parler plus agréable, se regarder dans le miroir, s'arranger la chevelure d'une manière et d'une autre, &c.

Le dimanche arriva enfin, et M. Louis tint parole. Quand il pénétra dans la maison, des sons flûtés s'échappèrent de toutes les bouches et chacun, en faisant son salut le plus dégagé, accompagné du plus aimable sourire, se hâta de lui demander : " Mais, Monsieur, qui nous procure donc l'honneur et le plaisir de votre visite ? Vous êtes bien aimable, Monsieur, de visiter de simples villageoises comme nous. " Louis se montra assez indifférent à de si beaux compliments et sans faire attention aux saluts profonds, aux belles manières, il demanda à la mère où se trouvait la jeune fille qui travaillait avec elle dans le jardin, quand il fit sa première visite. La mère surprise d'une semblable demande, dit : " Elle est allée traire les vaches; d'ailleurs elle n'est jamais admise dans cette chambre, les dimanches et les jours de fêtes. Elle appartient à des parents pauvres, voyez-vous, et il faut bien que mes filles tiennent un peu leur rang. " Madame, dit Louis, je n'ai pas d'objection à ce que ces belles demoiselles tiennent leur rang, surtout si elles attendent la main d'un homme de bureau ou de profession; mais quant à moi, qui veux avoir une femme d'habitant, j'aurai plus d'avantage à m'adresser à votre servante qu'à ses maîtresses. Et là-dessus, il tire son salut, sort assez précipitamment et se rend auprès de la jeune fille pour lui faire sa demande de mariage. La jeune fille qui était aussi sage que travaillante, renvoya la décision à ses parents, lui promettant de lui donner une réponse dans un jour ou deux.

Un mois après, Louis conduisit Marie, la servante, à l'autel et après un modeste repas pris en compagnie de parents et d'amis, du consentement de son père et de sa mère, il donna à sa femme le soin d'aider au ménage, de conduire la laiterie, de veiller à la basse-cour. Voilà huit ans que cette union existe; tout prospère dans la famille et Marie met tout son bonheur à rendre heureux son mari, son beau-père et sa belle-mère. Une de ces belles demoiselles, qui ne craignent rien tant que de gâter leur teint et qui abandonnent à leur mère les rudes travaux du ménage, en auraient-elles fait autant ?

Mais, me demandera-t-on, que firent ces cultivateurs et leurs filles, après une telle déception. D'abord, il y eut des pleurs de répandus, de la part des filles délaissées et remplacées par une simple servante. Elles essayèrent même de faire croire que Louis était mal élevé et qu'il ne méritait, malgré ses richesses, qu'une pauvre fille sans éducation, mais chacun se rappela la fable du renard et des raisins et comprit que c'était le dépit qui leur dictait ce langage. Quand aux *bonnes gens*, ils se dirent : Ce que nous avons fait depuis deux ans nous a réussi et nous a rapporté de bons bénéfices, nous allons continuer de profiter de la leçon qui nous a été donnée, et si nos filles veulent nous aider, elles trouveront d'autres Louis B....

De cette époque, les filles se dirent : " Nous avons été attrapées une fois soyons plus sages, et ne nous exposons pas à l'être une seconde fois, Travaillons au jardin et à la laiterie, sans craindre de nous salir les mains, et nous trouverons de bons cultivateurs. " Aujourd'hui, plusieurs d'entre elles sont mariées et bien établies.

Puisse toutes les filles de nos bons cultivateurs suivre leur exemple donné un peu tardivement.

\*\*\*

## La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 21 JUILLET 1870.

### Critique et Suggestions.

M. le Rédacteur,

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre extrait du " Livre aux 100 louis d'or " que vous avez publié dans la *Semaine Agricole* du 30 *ultimo*. Il faut être franc avant tout, et, en vue du succès de l'agriculture, ne pas craindre de vous exposer les raisons pour lesquelles on croit devoir différer d'opinion avec vous. Je suis sûr que vous accueillerez toujours avec bienveillance une critique honnête.

Ces réflexions m'ont été inspirées à la lecture de votre note de la page 117 du journal sus-cité et que voici :

" Nous croyons devoir remarquer que la construction d'une fosse à purin offre, à cause de notre climat, des difficultés très-sérieuses et en conséquence nous devons mettre sur leurs gardes les cultivateurs désireux de pratiquer cette amélioration. Avant de la recommander d'une manière formelle, nous tiendrions à connaître l'expérience des hommes pratiques sur ce sujet. Celle que nous avons faites nous-mêmes nous porte à croire qu'il est très-difficile de faire, sans de



grands frais, une fosse à purin capable de retenir tous les engrais liquides et qui, cependant, n'offrirait pas l'immense inconvénient de se remplir d'eau de pluie ou de neige. On verra plus loin que l'auteur recommande une excellente manière d'obtenir ce résultat, mais elle exige des frais assez considérables."

Un petit mot en passant. Ne craignez pas trop, Mr. le Rédacteur, que le plus grand nombre, je dirai même la presque totalité des personnes auxquelles vous destinez surtout vos lecteurs du journal, adoptent la construction de cette fosse à purin. Car, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'observer dans une entrevue, cette catégorie de personnes ne saurait comprendre ce mot *purin*. D'ailleurs, disons de suite qu'elle ne lit pas votre journal ni aucun autre, pour la bonne raison qu'elle manque d'instruction. Sur 4 à 500 familles composant en moyenne chaque paroisse, je doute fort que plus du quart des chefs de familles, sache lire, et le sut-il ainsi qu'un bon nombre des membres des autres familles, aucun d'eux ne comprend ce que signifie le mot *purin* et une foule d'autres mots que l'on voit dans votre intéressant journal, surtout dans les extraits d'ouvrages d'auteurs français que vous reproduisez avec commentaires.

Ainsi, écrivez, je vous en prie, pour la masse de la classe agricole, force commentaires et toujours traduction de ces mots, en termes en usage parmi cette masse. Elle vous en sera infiniment reconnaissante. Mais ce n'est pas tout. Tâchons d'obtenir de la législature qu'une partie des fonds accordés aux sociétés d'agriculture, soit employée à faire répandre la connaissance agricole par tout le Bas-Canada, en obligeant ces sociétés à faire tenir à chaque rang des paroisses ou *Township*, un nombre suffisant des Nos. de la *Semaine Agricole* ou d'autres journaux aussi utiles, pourvu toujours que tous soient rédigés en des termes qui soient à la portée de toutes les personnes qui les liront.

Après cette digression, revenons à mes réflexions dont je viens de vous parler.

Je vous avouerai que je crains fort que ces remarques, faites dans votre note dont j'ai parlé plus haut, et qui partent de si haut, n'aient l'effet de décourager les cultivateurs à essayer, même en petit, la pratique des avis du livre en question.

Cette pratique saurait sans doute entraîner de difficultés bien grandes pour ce pays-ci. Mais, dans mon humble opinion, elles ne seraient pas insurmontables. D'ailleurs, il s'agit de régénérer notre beau Canada sous le rapport de l'agriculture. Souvenez-vous toujours du mot célèbre du grand Napoléon 1er. " Il n'y a rien d'impossible à l'homme. "

Voici donc mes suggestions à l'endroit de cet article des fumiers qui est d'un intérêt vital pour nos cultivateurs. Qui est-ce qui empêcherait un cultivateur un peu à l'aise, j'entends un cultivateur possédant un bon nombre d'animaux, de tenter cette pratique, au moins pour une partie de sa terre? A cette fin ne pourrait-il pas construire une remise bien close et attenante à l'étable des bêtes à cornes et chevaux, de la dimension d'environ 100 pieds sur 25, et avec une porte de communication entre l'étable et la remise?

Et ne pourrait-il pas transporter dans cette remise, dans les temps secs et avant la coupe des foin, beaucoup de terre sèche, chaux, plâtre et suie, tel qu'il est recommandé dans le " Livre aux 100 louis d'or ", et disposer ses étables de manière à ne perdre aucune partie des fumiers de ses animaux soit liquides ou autres. Puis, à cause des grands froids de nos hivers, qui est-ce qui empêcherait de construire une cheminée, dans cette remise et de mettre dans celle-ci un grand poêle à fourneau qu'il ne serait nécessaire de chauffer que dans les plus grands froids, afin d'empêcher la gelée des terres et de tout ce que renfermerait la remise. Enfin, ce vaste bâtiment serait destinés à y faire tout ce qui serait nécessaire pour faire fonctionner la fumure dont vous parlez dans votre journal du 30 ultimo, et les Canadiens y feraient, pour l'hiver seulement, ce que les habitants de la France font en plein air pour se procurer en toute saison cette fumure si précieuse, et que l'on pourrait appeler la clef de l'agriculture.

Retranchons quelque chose sur le luxe (1) et l'intempérance, les deux plaies principales de notre Bas-Canada et qui existeront toujours, tant que l'exemple des habitudes opposées ne partira pas des étages supérieurs de la société: et vous conviendrez avec moi, M. le Rédacteur, qu'il serait possible, pour un grand nombre de cultivateurs, au moyen d'économies faites pendant plusieurs années, de faire les sacrifices qu'exigerait une révolution complète, mais graduelle, dans tout le système de l'art agricole.

J'ai encore une chose à vous demander, M. le Rédacteur, au risque même de vous importuner. Si vous croyez que le moyen que je viens de

(1) Quoique la chose ne soit pas un luxe proprement dit, voici un exemple, entre plusieurs, qui démontre qu'un grand nombre de familles même endettées, loin de chercher à économiser, savent toujours trouver de l'argent pour des choses nullement nécessaires. Il y a un photographe à St. Eustache depuis environ deux mois. Suivant un calcul qui reste encore au-dessous de la vérité, il n'a pas gagné moins qu'un louis par jour en moyenne. Voilà donc au moins £ 50 d'enlevés à la classe peu à l'aise de nos cultivateurs.

suggérer, joint à tous vos sages avis contenus dans la *Semaine Agricole*, peut-être mis en pratique, au moins sur une petite échelle, voulez-vous nous faire, dans les prochains Nos. de ce journal, un petit catéchisme agricole en termes clairs et intelligibles pour la masse des cultivateurs. Par ce catéchisme, ils sauront par quoi ils doivent commencer, ainsi que tous les autres procédés suivants. Ce qui contribuerait, j'en ai la ferme espérance, au bien-être (au bonheur comme dit le " livre aux 100 louis d'or ") et la richesse d'un grand nombre de vos compatriotes.

SPES.

St. Eustache 1 juillet 1870.

En réponse à notre estimable correspondant qui se plaint d'abord de ce que bien des mots dont nous nous servons ne peuvent être compris de la plupart de nos lecteurs, nous pouvons de suite promettre une plus grande attention sur ce point très important et que nous croyions ne pas avoir négligé. Cependant, pour ceux qui veulent lire avec profit nous dirons que

#### L'usage d'un petit dictionnaire

bien fait est indispensable. Nous prenons donc l'occasion de recommander, d'une manière toute spéciale, un des meilleurs ouvrages que nous connaissions et qui est déjà rendu à sa dix-septième édition. Le dictionnaire classique universel par Th. Bénard. (On se procure cet ouvrage chez les MM. Rolland, Montréal, prix 80 cents, ou francs, par la malle, 90 cents.)

Ce magnifique ouvrage très fortement relié, contient à peu près 850 pages de matière, dans lesquelles on trouve à peu près tous les renseignements importants contenus dans les ouvrages les plus considérables et les plus coûteux. Cet ouvrage est approuvé par le Conseil de l'Instruction publique de la province de Québec.

Nous remarquons avec plaisir que notre correspondant nous donne raison quand à la grande difficulté de construire des fosses à purin en Canada. En établissant les obstacles à vaincre, nous n'entendons décourager que ceux qui, en faisant les essais à demi, s'exposent à des déceptions certaines et de plus, font dire aux routiniers que ces pratiques ne sont pas avantageuses, puis que M. celui-ci ou M. celui-là a essayé et a failli misérablement. Les obstacles, une fois con-

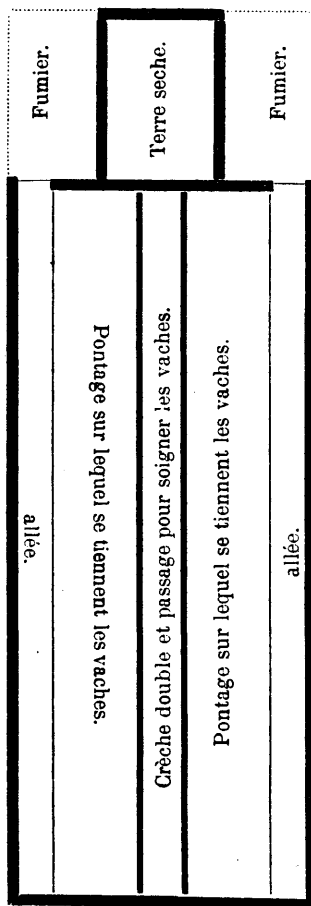
nus et appréciés, libre au bon cultivateur de chercher à les vaincre. Aussi, avons-nous demandé de nouveaux renseignements, puisés à des sources certaines, avant de recommander ce système. Mais il nous semble avoir appuyé fortement sur la nécessité de conserver et d'augmenter ses engrais, tant solides que liquides : De les conserver au moyen d'abondantes litières et de les augmenter en y mélangeant la terre sèche, afin de fixer les matières liquides et en même temps les gaz qui s'en échappent par la fermentation. Nous recommandons, à ce sujet, la lecture d'un excellent article que nous fournit aujourd'hui notre collaborateur, M. le Dr. Genand.

Nous connaissons si bien les excellentes dispositions de notre correspondant *Spes* que nous nous permettrons de lui faire remarquer que la suggestion qu'il fait au sujet de la chaleur artificielle dans les abris pour la confection des engrais, n'est guère praticable. Ceci ne diminue en rien la valeur de ses excellentes suggestions au sujet de la construction d'un abri et du mélange avec de la terre sèche de toutes les matières fertilisantes qui se perdent aujourd'hui sur presque toutes nos terres dans cette Province. Seulement, comme les dimensions de l'abri que recommande notre correspondant pourraient bien paraître trop considérables nous ferons remarquer qu'un abri de 30 pieds sur 18 ou 20, placé au pignon d'une étable, permettrait la confection d'énormes composts qui pourraient être transportés au champ pendant l'hiver, surtout si les amas y sont bien faits, mélangés de terre, et charroyés sans interruption de manière à ne pas y laisser accumuler la neige. Dans cette remise on pourrait aménager un espace pour un gros tas de terre sèche. Pendant l'hiver, après avoir apporté une brouettée de fumier, le cultivateur rapporterait un peu de terre sèche qu'il étendrait soigneusement de manière à imbiber les engrais liquides. Ce mélange auquel on pourrait ajouter un peu de plâtre et de sel aurait un excellent effet.

A ceux qui nous objecteraient que le tas de terre sèche gèlerait sous la remise nous répondrons que si la terre était bien sèche avant de l'entrer et si elle ne reçoit plus d'eau, soit par la couverture soit par le bas de la remise,

que la gelée ne l'affectera pas suffisamment pour empêcher de s'en servir. Il se formera tout au plus une croute épaisse sur le tas qu'on pourra laisser si l'on veut, et prendre la terre en dessous. On ne se fait guère d'idée du profit en engrais que pourrait ainsi donner un amas de terre sèche mesurant huit ou dix pieds de hauteur, huit de largeur et 15 à 20 de longueur, c'est-à-dire le tiers de la remise que nous venons de recommander.

Ce tas étant fait au centre de la remise permettrait de mélanger de la terre sèche avec le fumier qu'on mettrait de chaque côté. Le diagramme suivant expliquera notre pensée. C'est



d'ailleurs le système adopté au collège de Ste. Thérèse de Blainville. Une porte au bout de chaque allée communique avec la remise à fumier et terre sèche.

**Avantages de saler les tas de fumier.**

Le printemps, lorsque le fumier commence à fermenter (chauffer) ou en été lorsque l'on garde des chevaux dedans, le gaz ammoniacque et l'acide carbonique commencent à se dégager,

ce dont on s'aperçoit par une odeur piquante toute particulière, bien connue par ceux qui l'ont une fois remarquée. On devrait, de toute nécessité, arrêter cette évaporation, car l'ammoniacque est un des plus actifs ingrédients des engrais, et le fixer (retenir) jusqu'à ce qu'on l'applique à la terre. Pour obtenir cet objet, on pourrait se servir de quelques articles peu coûteux. On pourrait de temps en temps jeter sur le tas de fumier quelques poignées de plâtre ordinaire, lequel aurait la propriété d'absorber (retenir) l'ammoniacque à mesure qu'il se dégagerait, et par là l'empêcher de se perdre dans l'air. On peut aussi se servir avec beaucoup d'avantage du sel de cuisine. Un excellent moyen de l'appliquer, c'est de faire fondre quatre livres de sel dans deux seaux d'eau, et verser avec un arrosoir cette liqueur sur l'amas du fumier. Voici l'explication de l'action du sel : le sel commun est composé d'acide muriatique et de soda (soude). L'ammoniacque du fumier s'unit à l'acide muriatique du sel et forme un muriate d'ammoniacque (qu'on appelle quelque fois sel ammoniacque). Ce sel n'est ni gazeux ni volatil, par conséquent se fixe dans le fumier jusqu'au moment où les plantes s'en emparent.

Le soda qui se trouve séparé de l'acide muriatique du sel, s'unit au gaz acide carbonique du fumier et forme ainsi le carbonate de soude, qui de même que le muriate d'ammoniacque reste dans le fumier, jusqu'au moment où les plantes s'en emparent avec avidité.

**DIAGRAMME.**

Sel commun. { Acide muriatique.....Muriate d'ammon.  
Soda.....X  
Fumier en dé { Ammoniacque.....  
composition, { Acide carbonique.....Carbonate de soude,

Comme l'on voit, c'est un moyen bien simple, facile à exécuter et peu dispendieux, de retenir les parties volatiles des engrais et leur donner une bien plus grande valeur. Ainsi, cultivateurs, lorsque vos fumiers commenceront à chauffer, ne négligez donc pas de répandre dessus quelques poignées de plâtre, ou si vous n'en avez pas dans le moment de les arroser avec de l'eau salée : vous retirerez de ce petit travail un profit incalculable. Faites cela, et faites le faire à vos voisins.

DR. GENAND.

**Causerie agricole à Ste. Thérèse.**

Sur l'invitation de plusieurs notables de Ste. Thérèse de Blainville et des environs, M. Barnard, rédacteur de la *Semaine Agricole*, a donné, dimanche dernier, au village de Ste. Thérèse, sa troisième causerie sur l'agriculture. La réunion eut lieu vers 4 heures de l'après-midi, dans la salle du marché qui suffisait à peine

pour contenir la foule accourue non seulement de toutes les parties de la paroisse, mais aussi de Terrebonne, Ste. Anne, St Jérôme, St. Janvier et même des comtés des Deux-Montagnes et de Laval.

Antoine Payement, Ecr., vice-président de la Société d'Agriculture du comté, fut prié de présider l'assemblée.

A. D. Séquin, Ecr., sec.-trésorier de la même société, fut nommé secrétaire.

M. Barnard fut introduit d'une manière très flatteuse, par le Révd. M. Tassé, supérieur du Collège et membre du Conseil Agricole. Le lecteur sut ensuite attirer l'attention de ses nombreux auditeurs pendant plus d'une heure.

La facilité de son élocution, le choix de ses expressions, le ton de sa voix auraient suffi pour mériter les applaudissements qu'il a eus ; mais l'importance des sujets agricoles qu'il a traités et la manière habile dont il en a parlé ont eu l'effet de créer dans l'assemblée un grand désir de travailler énergiquement à l'avancement de l'agriculture, comme le prouvent les résolutions suivantes, passées avec un grand entrain.

Proposé par P. E. Marier, Ecr., maire du village de Terrebonne, secondé par Fr. Desjardins, Ecr., maire de la paroisse de Ste. Thérèse ;

Il est résolu :—Que vù l'empressement que les cultivateurs de cette localité et des environs, ont mis à se rendre à cette conférence sur des matières agricoles, vù l'affluence des précédentes conférences à Varennes et à St. Eustache, il est constaté que la science pratique de l'agriculture est appréciée et recherchée par les Canadiens.

Proposé par M. le Dr. McMahon, secrétaire de la Société d'Agriculture du comté de Laval, secondé par M. Félix Lavoie, directeur de cette société ;

Il est résolu :—Que le Conseil d'Agriculture a été bien inspiré en inaugurant ce mode d'instruction dans nos campagnes, qu'il doit profiter des bonnes dispositions des cultivateurs pour l'étendre et le multiplier, afin de le rendre sensiblement profitable ;

Que si l'on fonde à grand frais dans les villes, des écoles du soir pour les ouvriers, on doit à plus forte raison, fonder des moyens d'instruction pour la classe cinq fois plus nombreuse et plus importante des cultivateurs, puisque la nationalité canadienne ne se conservera qu'en conservant le sol, et qu'elle conservera le sol qu'en sachant le bien cultiver.

Le Dr. McMahon accompagna cette proposition de remarques si patriotiques et si justes qu'ils sut enlever à plusieurs reprises les applaudissements chaleureux de toute l'assemblée.

Il fut ensuite proposé par l'Honorable M. Dumouchel, président de la société d'agriculture du comté des Deux Montagnes, secondé par M. François Dion, directeur de la société d'Agriculture du comté de Terrebonne et il est résolu :

Que les fonds votés par le gouvernement pour les fins agricoles ne sauraient être mieux employés qu'à la diffusion des connaissances pratiques de l'agriculture, et que les conférences et les écrits périodiques mis à la portée des habitants de la campagne, sont les deux grands moyens d'action pour atteindre ce but.

L'Honorable Sénateur prit occasion de cette résolution pour féliciter le lecteur sur le succès obtenu. Il s'étendit ensuite sur les avantages que nos jeunes gens et les cultivateurs en général, retireraient de clubs agricoles, où seraient discutées les questions traitées dans le journal du Conseil Agricole, et les autres matières d'intérêt général pour les cultivateurs. L'honorable monsieur fut si bien goûté, qu'il fut de suite résolu de former quatre clubs agricoles dans les environs, dont un dans le comté des Deux-Montagnes, un à Ste. Rose, un autre à St. Jérôme, et un quatrième à Terrebonne.

Proposé par Joseph Victor Leguérier, maire du village de Ste. Thérèse, secondé par M. Magloire Latour, de Ste. Anne, directeur de la société d'agriculture,—il est résolu :

Que le Conseil d'Agriculture est prié de parler aux cultivateurs par ses conférenciers, et de leur écrire par son journal officiel, la *Semaine Agricole*, sur les sujets qui importent le plus aux progrès de l'Agriculture.

Proposé par M. Joseph Gadebois, de Terrebonne, secondé par M. Octave

Lapointe, de St. Jérôme, tous deux membres, directeurs de la société d'agriculture de Terrebonne,—il est résolu :

Que des remerciements soient votés à M. Barnard pour cette causerie si éclairée, si pratique, si pleine d'intérêt, et dans laquelle il a su traiter les plus importantes questions de l'agriculture.

M. Barnard ayant été prié de donner une lecture à Ste. Rose, M. le Dr. McMahon invita les assistants à s'y trouver, et on se sépara en se promettant bien de se rencontrer de nouveau pour la prochaine causerie.

Il est comme l'oiseau sur la branche.

Juge l'oiseau à la plume et au chant.

Et au parler l'homme bon ou méchant.

Les belles plumes font les beaux oiseaux.

Trop tard crie l'oiseau quand il est pris.

A chaque oiseau son nid semble beau.

Revenir à ses moutons.

La mouche va si souvent au lait qu'elle y demeure.

### Causerie agricole à St. Jérôme.

La quatrième lecture de M. Barnard, sur l'agriculture, a eu lieu à St. Jérôme, lundi dernier, en présence d'une nombreuse assemblée de cultivateurs et des notables de l'endroit. Le Révd. M. Tassé, membre du Conseil Agricole, et plusieurs autres étrangers de distinction étaient aussi présents à cette lecture.

M. Branard n'est pas un orateur de profession ; il n'est pas non plus ce qu'on peut appeler un homme éloquent ; mais il est mieux que tout cela. Tout en lui dénote l'homme pratique et maître de son sujet, l'agronome distingué, le cultivateur parfait. Aussi, avec lui, les obstacles n'existent pas. La sécheresse de la matière disparaît sous l'entrain du lecteur qui, sans en avoir l'air, sait faire contraster d'une manière frappante la misère et l'abjection du mauvais cultivateur et du routinier, et la vie honorable et pleine de bien-être du cultivateur actif et ami du progrès.

La causerie du savant rédacteur a duré deux heures et a roulé sur les quatre grands principes fondamentaux de l'agriculture. Ce qu'il a dit du drainage et du nettoyage des terres a surtout paru intéresser au plus haut point ses auditeurs. On peut d'ailleurs juger de l'attention avec laquelle il a été écouté par le fait que, l'assemblée ayant eu lieu en plein air, en face de l'Eglise et à neuf heures du soir, ceux qui étaient sur l'estrade, avec le lecteur, eussent pu se croire en pleine solitude tant était grand le silence observé par les centaines d'auditeurs qui se trouvaient à leurs pieds.

Après la causerie les assistants se constituèrent en assemblée, et G. Laviolette, Ecr., préfet du comté, étant nommé président et J. A. Hermieux, Ecr., secrétaire, les résolutions suivantes furent passées à l'unanimité et au milieu du plus grand enthousiasme.

Proposé par Rémi R. A. de Martigny, Ecr., secondé par M. Melasippe Longpré.—Et résolu :

Que cette assemblée heureuse d'avoir entendu l'intéressante lecture de M. Barnard sur l'agriculture, et qu'elle croit de son devoir d'exprimer sa reconnaissance à ce monsieur et au Conseil Agricole qui l'a prié d'en faire par tout le pays.

Proposé par le Révd. M. Labelle, secondé par M. Anselme Guénette,—Et résolu :

Que cette assemblée comprenant toute l'utilité des causeries et des discussions sur les principes d'agriculture et leur application, se propose de former un institut agricole qui aura des séances tous les mois et qui publiera le résultat de ses délibérations dans la *Semaine Agricole*, journal officiel du Conseil d'Agriculture. Et qu'il serait

à désirer que chaque localité publiât de semblables procédés afin que les lecteurs de la *Semaine* puissent jouir de l'expérience des hommes marquants dans l'agriculture.

Proposé par le Révd. M. Laberge, secondé par MM. Joseph Godon et W. H. Scott, — Et résolu :

Qu'un des meilleurs moyens pour le cultivateur, de se perfectionner dans son état, est la lecture d'un bon journal d'agriculture et que, pour faciliter et répandre cette lecture autant que possible, cette assemblée exprime l'espoir que le Conseil d'Agriculture fera tout ce qui est possible pour diminuer le prix d'abonnement de la *Semaine Agricole* et la faire recevoir par tous les cultivateurs.

Les Révds. MM. Tassé et Labelle ayant ensuite parlé pendant quelques instants furent vivement applaudis et l'assemblée se dispersa après avoir voté les remerciements d'usage au président et au secrétaire.

### CORRESPONDANCE.

#### M. le Rédacteur.

L'œuvre entreprise par M. Edward Barnard rédacteur de la « *Semaine Agricole* » commence à produire d'excellents résultats et trouve des défenseurs généreux, je dirai même passionnés.

Ces conférences sur l'agriculture et les questions qui s'y rattachent ont un but éminemment pratique et nous devons applaudir au dévouement des hommes qui mettent toute leur énergie et leurs talents à répandre parmi nous de saines notions sur ce sujet. C'est pourquoi, MM. les rédacteurs, nous aimons à faire connaître aux lecteurs de votre journal ce qui s'est passé dimanche dernier à l'issue du service divin, dans la paroisse de Varennes.

M. l'abbé N. A. Leclerc, l'excellent rédacteur de la « *Gazette des Familles Canadiennes* », qui demeure maintenant dans cette paroisse, fit les frais de la conférence agricole. Le lecteur dit en commençant qu'il laissait de côté l'examen des questions pratiques, pour traiter un sujet plus spéculatif. « L'état du cultivateur » tel fut le titre de sa causerie. Après la famille, la première affection pour l'habitant, c'est la terre, le sol qu'il cultive de ses mains et qu'il arrose de ses sueurs. C'est lui qui doit la fertiliser, lui fournir les engrais qu'elle sollicite pour se maintenir en bon état, comme c'est le médecin qui donne à son patient des remèdes pour ramener la vigueur dans ses membres affaiblis. Il insista sur la nécessité qu'il y avait pour le cultivateur de raisonner ses connaissances et ses travaux en lui montrant d'un autre côté le défaut qu'il y a de ne se livrer qu'à l'étude exclusive de systèmes et de théories.

Il eut des paroles flatteuses et méritées pour redire la respectabilité et l'honnêteté qui distinguent la classe agricole. Le cultivateur et le prêtre sont les deux piliers de la société. Le premier homme fut prêtre et cultivateur, car

en offrant les prémices de l'univers à Dieu il lui rendit un culte d'adoration et de reconnaissance.—L'homme agricole doit donc avoir tout notre respect et notre préférence, à cause de l'ancienneté et des services de son art. Les autres professions ne sont pas des états proprement dits.

Le conférencier eut des exemples frappants pour nous démontrer l'utilité et l'importance de l'agriculture. Le peuple agricole devait donc être le peuple par excellence. L'empire romain fut le maître de l'univers et de ses destinées tant qu'il fut l'homme des champs, l'ami du sol ; aussitôt qu'il eut appelé à lui pour servir son ambition et son esprit dominateur l'industrie, le commerce et le luxe des nations étrangères, ce grand colosse s'écroula. Cela démontre que nous avons tort d'abandonner notre champ pour l'exil, pour aller vivre dans les manufactures de la république voisine. Cultivateurs, dit-il, en terminant, vivez tranquilles ici ; vous êtes la classe la plus indépendante de toutes ; vous n'avez pas le soucis, les tracasseries de l'homme de profession, les tourments et les ennuis d'une vie passée derrière un comptoir ou un bureau. Ne rougissez pas, comme quelques-uns le font, de votre état, car c'est le plus honorable ; levez plutôt la tête haute et proclamez vos titres.

M. Leclerc fit passer un mauvais quart-d'heure aux hommes de profession dont il apprécia le rôle. Quelques opinions qu'il a exprimées sur ce sujet pouvaient être justes, mais elles étaient empreintes d'une trop sincère franchise. Prises dans leur sens le plus restreint, elles pourraient fournir à certains membres de la classe agricole bien intentionnés, un prétexte pour atténuer le mérite de positions respectables auxquelles ils peuvent rarement prétendre ; malheureusement il existe déjà assez de préjugés sans qu'il soit besoin de leur donner une force nouvelle par une déclaration trop franche qui peut surprendre la bonne foi et soulever une jalousie exagérée en favorisant trop fortement un orgueil légitime. Les professions libérales sont jalouses de leurs droits et de leurs titres ; cependant elles sentent qu'elles ne perdent rien à ces comparaisons où il faut quelquefois en prendre sur le sentiment de leur dignité pour rétablir l'importance trop souvent méconnue de classes moins élevées ; elles y gagnent au contraire de tout le prestige qu'elles font jaillir sur ces dernières. — L'amour de la vérité avait dicté cette appréciation à M. Leclerc, et nous dirons que cela l'honore.

Cet entretien terminé, le savant lecteur invita ceux des assistants qui avaient des réflexions à faire ou des objections à présenter à prendre la parole. Usant de la liberté qui lui fut accordée, M. Joseph Perrault se leva pour exposer ses vues.

Son improvisation fut chaleureuse et passionnée. Il se plaignit en commençant de l'injustice des hommes, des tribulations qu'il a eues à endurer depuis quelques années ; il épancha l'amertume que son cœur éprouvait en voyant que ses services n'avaient pas été appréciés depuis vingt ans qu'il travaillait à l'avancement de la cause agricole. Mais il a dit

toutes ces choses d'une manière si délicate que ça n'avait pas du tout l'air d'être cela.

Après avoir déploré la position ingrate et difficile qu'occupent les cultivateurs de nos campagnes, position qu'eux-mêmes négligent et aggravent, il commenta quelques-unes des idées émises par M. Barnard d'une séance précédente. Sa critique ayant roulé sur une méprise, perdait de sa valeur ; mais les réflexions ne manquaient pas de tristesse. M. Perrault considère que l'amélioration de toutes nos races d'animaux ne peut se faire avantageusement que par l'importation d'animaux reproducteurs. Il cite comme exemple le Haut Canada où la valeur des pièces de bétail a fait la richesse et la prospérité des éleveurs et des grands agronomes.

Les autres remarques furent excellentes et bien écoutées.

M. E. Barnard répondit à cette critique. Il dit qu'il n'avait pas été compris. Il n'était pas opposé à l'importation d'animaux reproducteurs pour améliorer nos meilleures races.

Il expliqua d'une manière très satisfaisante ce qu'il avait dit précédemment en répétant qu'il était malheureux qu'on ait perdu la race des chevaux canadiens. Il a insisté tout particulièrement sur la nécessité qu'il y avait pour les habitants de conserver leurs bonnes vaches canadiennes, de ne pas les sacrifier pour le marché, mais d'en prendre bien soin afin de pouvoir élever de beaux produits. Il a grande confiance dans la race des chevaux perchons dans les conditions où se trouve notre pays. Les idées qu'il a développées sur la condition, la qualité de nos différentes races d'animaux, les comparaisons qu'il a établies entre ces dernières et celles des pays étrangers furent très sensées et dénotent chez ce monsieur une grande expérience.

Cette petite passe-d'armes s'est faite bien paisiblement, sans aigreur de part et d'autre ; elle a jeté beaucoup d'intérêt sur cette séance et beaucoup de lumière sur les questions qui y furent débattues. Toute cette longue discussion a été suivie avec une attention très soutenue par les nombreux cultivateurs venus pour écouter les enseignements d'hommes éclairés. Le savant lecteur la termina en remerciant l'auditoire pour l'encouragement qu'il avait donné à lui et à ses collègues en assistant à cette séance.

MM les rédacteurs, ce compte-rendu est peut-être bien long ; mais il me semble qu'il est utile pour favoriser des tendances heureuses qui se manifestent au sein de nos populations, d'en donner au public une connaissance exacte et surtout d'analyser les réflexions auxquelles ces conférences donnent naissance. C'est là, je crois un des stimulants les plus énergiques pour aider une science qui a été mal comprise jusqu'à ces dernières années à sortir des sentiers battus de la routine et des préjugés ; au lieu de pratiques usées et vieilles nous voulons maintenant des méthodes raisonnées, une culture intelligente et sensée ; avec de nobles efforts, nous aurons bientôt toutes ces choses.

UN ASSISTANT.

On prend plus de mouche avec du miel qu'avec du vinaigre.

**Colonisation.**

Les souscriptions à la société de colonisation No. 1 de St. Hyacinthe, pour l'année, se montent à la jolie somme d'\$300. Le gouvernement de Québec vient d'envoyer à cette société une pareille somme de \$300, de sorte qu'elle commence ses opérations avec un capital de \$600, sans compter les ressources particulières des membres, leur activité et leur esprit d'entreprise.

La société doit commencer dès le mois de juillet à jeter les bases des premiers établissements dans sa réserve d'Emberton.

Nous apprenons que la société est sur le point de conclure des arrangements pour la construction immédiate d'un moulin à scie et d'un moulin à farine sur le pouvoir d'eau qu'elle possède sur les lots 2 et 9 du 2e rang.

Si on calcule que le reste du canton appartient à des personnes riches et entreprenantes de Verchères et de St. Antoine, on peut prédire qu'avant peu la forêt sera remplacée par une belle paroisse et que l'autel rustique, érigé, il y a quelques jours, par nos infatigables explorateurs à Chartierville, fera bientôt place à un temple digne de l'auguste sacrifice qui fut célébré pour la première fois dans cette partie éloignée du pays, le 16 juin 1870.—*Journal d'agriculture.*

**EXPOSITION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE**

DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

**Liste des Prix.—Suite.**

**7ème Classe—RECOLTES RACINES.**

1—Patates Pinkeyed, 1½ minot	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
2—Patates Cup, 1½ minot.....	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
3—Patates Garnet Chilis, 1½ m.	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
4—Patates blanches, 1½.....	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
5—Patates rouges, 1½ minot....	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
6—Patates bleues, 1½ minot... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
7—Patates variétés diverses,	
1½ minot.....	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
8—Patates Collection, 1½ m... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
9—Navet de Suède (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00

10—Globe blanc (18).....	3 00
2e do	2 00
3e do	1 00
11—Jaune d'Aberdeen (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
12—Carotte rouge (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
13—Carottes blanches (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
14—Betteraves rouges long (18) 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
15—Betteraves, rouges globe(18) 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
16—Betteraves jaune, long (18) 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
17—Betteraves jaunes, globe(18) 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
18—Kohl Rabi (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
19—Betteraves à sucre (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
20—Panais (18)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
21—Citrouilles (2)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
22—Courges (2)..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
23—Tabac en feuilles (20 lbs)... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
24—Sorgho à balais (28 lbs..... 3 00	
2e do	2 00
3e do	1 00
25—Lin en filasse (113)..... 12 00	
2e do	8 00
3e do	6 00
26—Chanvre en filasse (112 lbs) 12 00	
2e do	8 00
3e do	6 00

L'exposant devra fournir un certificat prouvant que les racines exposées dans les classes ci dessus, ont été cultivées sur son champ.

Il y aura d'autres prix de décernés pour les objets de cette classe, qui ne sont pas compris dans la liste, mais qui en seront trouvés dignes. L'exposant devra donner le nom de l'espèce qu'il expose, en faisant son en-tête.

**8ème classe—LAITERIE, SUCRE, &c.**

<b>Beurre en tinettes, 56 lbs.</b>	
1—1er Prix.....	\$12 00
2e Prix.....	10 00
3e Prix.....	8 00
4e Prix.....	6 00
<b>Beurre en pots, 28 lbs,</b>	
2—1er Prix.....	\$10 00
2e Prix.....	6 00
3e Prix.....	4 00
4e Prix.....	2 00

<b>Fromage, 30 lbs.</b>	
3—1er Prix.....	\$6 00
2e Prix.....	4 00
3e Prix.....	3 00
4e Prix.....	2 00

<b>Miel en gateaux.</b>	
4—1er Prix.....	\$3 00
2e Prix.....	2 00
3e Prix.....	1 00

<b>Miel en pots, 10 lbs.</b>	
5—1er Prix.....	\$3 00
2e Prix.....	2 00
3e Prix.....	1 00

<b>Sucre d'érable, 30 lbs.</b>	
6—1er Prix.....	\$3 00
2e Prix.....	2 00
3e Prix.....	1 00

Les personnes qui recevront des prix dans les produits de la laiterie, devront donner un état indiquant le mode de préparation, l'espèce et le nombre de vaches, la description de la laiterie, la manière de conserver le lait, l'espèce de sel dont elles se servent, la quantité produite et tout autre information pratique qu'elles pourront donner. Ce certificat devra être fourni avant de toucher le montant accordé au prix.

**9ème classe—INSTRUMENTS DESTINES A**

**LA PREPARATION DU SOL.**

1—Charues en fer à tous la-bours.....	\$12 00
2e do	8 00
3e do	4 00
2—Charues en bois à tous la-bours.....	12 00
2e do	8 00
3e do	4 00
3—Charrues à labours profonds	12 00
2e do	8 00
3e do	4 00
4—Charrues sous-sol.....	12 00
2e do	8 00
3e do	4 00
5—Herses lourdes.....	6 00
2e do	4 00
3e do	2 00
6—Herses légères.....	6 00
2e do	4 00
3e do	2 00
7—Herses à sillons.....	6 00
2e do	4 00
3e do	2 00
8—Rouleau en fer.....	6 00
2e do	4 00
3e do	2 00
9—Rouleau en bois.....	8 00
2e do	6 00
10—Collection d'instruments à main.....	6 00
2e do	3 00

**Instruments destinés au nettoyage du sol,**

11—Scarificateurs ou cultiva-teurs.....	12 00
2e do	8 00
3e do	4 00
12—Butteurs.....	10 00
2e do	6 00
3e do	4 00

13—Houes à cheval.....	5 00
2e do .....	3 00
14—Collection d'instruments à main.....	5 00
2e do .....	3 00
<b>Instruments destinés aux récoltes.</b>	
15—Semoirs à toutes graines...	12 00
2e do .....	8 00
3e do .....	4 00
16—Semoirs à betteraves, carottes.....	4 00
2e do .....	2 00
17—Semoirs à graines fouragères	4 00
2e do .....	2 00
18—Semoir à engrais.....	4 00
2e do .....	2 00
19—Faucheuses.....	20 00
2e do .....	12 00
3e do .....	8 00
20—Moissonneuses.....	20 00
2e do .....	12 00
2e do .....	8 00
21—Faucheuses-Moissonneuses	20 00
2e do .....	12 00
3e do .....	8 00
22—Collection d'instruments à main.....	4 00
2e do .....	2 00
23—Faneuses à cheval.....	8 00
2e do .....	4 00
24—Rateau à cheval.....	8 00
2e do .....	4 00
25—Arracheurs de patates.....	8 00
2e do .....	4 00
26—Wagons.....	8 00
2e do .....	4 00
27—Tombereau.....	8 00
2e do .....	4 00
28—Charettes.....	8 00
2e do .....	4 00
29—Elevateur pour charger le foin .....	8 00
30—Machine à arracher le lin..	4 00
<b>Instruments destinés à la préparation des produits.</b>	
31—Machines à battre à un cheval.....	\$12 00
2e do .....	8 00
3e do .....	4 00
32—Machines à battre à 2 chevaux.....	20 00
2e do .....	12 00
3e do .....	8 00
33—Machines à battre le trèfle.	12 00
2e do .....	6 00
3e do .....	2 00
34—Machines à égréner le blé-d'inde.....	8 00
2e do .....	4 00
35—Machines à brayer le lin....	20 00
2e do .....	12 00
3e do .....	8 00
36—Machines à brayer le chanvre.....	20 00
2e do .....	12 00
3e do .....	8 00
37—Cribles trilleurs.....	8 00
2e do .....	4 00
38—Tarares.....	8 00
2e do .....	4 00
39—Laveurs.....	8 00
2e do .....	4 00

40—Appareils à coction.....	8 00
2e do .....	4 00
41—Coupe racines.....	8 00
2e do .....	4 00
42—Coupe-paille.....	8 00
2e do .....	4 00
43—Concasseurs.....	8 00
2e do .....	4 00
44—Barrates .....	8 00
2e do .....	4 00
45—Presses à fromages.....	8 00
2e do .....	4 00
46—Presses à cidre.....	8 00
2e do .....	4 00
<b>Instruments divers non classés ci-dessus</b>	
47—Arrache-souches et arache-pierre.....	\$ 8 00
2e do .....	4 00
48—Barrières.....	4 00
2e do .....	2 00
49—Meilleure clôture portative	4 00
2e do .....	2 00
50—Ruchers .....	4 00
2e do .....	2 00
51—Pesées.....	4 00
2e do .....	2 00
52—Meilleure machine pour poser les drains .....	25 00
53—Meilleure machine pour la fabrication des drains.....	15 00
2e do .....	10 00
3e do .....	5 00

GEORGES LECLERE.

Secrétaire C. A., P. Q.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

LE GRIZLY.

Depuis cinq jours, ils n'avaient vue d'autres personnes que leurs camarades ; ils étaient assurément dans un désert qui n'avait point encore été exploité par la foule des chercheurs d'or, car ils n'avaient remarqué aucune autre trace que celles d'animaux sauvages. Le seul bruit qui eut effrayé un peu Donat au commencement était le hurlement des *coyotes*, espèce de chiens sauvages, qui, la nuit, faisaient retentir au loin les vallées de leur aboiement plaintif. Mais le bruxellois lui avait expliqué que ces animaux poltrons n'osent jamais attaquer l'homme et encore moins s'approcher du feu, même à une grande distance. D'ailleurs, Donat, qui, comme il le disait lui-même, avait passé, grâce à une faveur spéciale de Dieu, par le trou d'une aiguille, était plus aguerri contre le moindre danger et ne s'effrayait plus légèrement.

Ils continuèrent ainsi leur voyage, épuisés, soufflant, suant, les pieds en lambeaux, jusqu'au dixième jour, où ils dressè-

rent leur tente, une heure avant la tombée du jour, dans une grande vallée, sur la lisière d'une épaisse forêt, pour que le mulet pût y chercher pendant la nuit une nourriture abondante.

Ce n'était plus seulement le baron qui murmurait contre Pardoës et l'accusait tout au moins d'étourderie : Jean Creps et le matelot s'étaient joint à lui et exprimaient leur mécontentement en paroles amères. D'après ce que le Bruxellois leur avait dit, ils devaient arriver au placer après huit jours et il y en avait dix qu'ils marchaient sans relâche ; et il n'y avait pas encore d'apparence de toucher au but de leur voyage ; peut être même ne trouveraient-ils jamais l'endroit désigné.

Pardoës s'excusa en disant qu'on ne pouvait pas déterminer ainsi, à deux ou trois jours près, par monts et par vaux, la longueur d'un voyage ; qu'il était bien certainement dans la bonne direction, et qu'on pouvait en juger avec précision par la distance de la gigantesque Sierra Nevada, qui bornait leur horizon du côté de l'est, quand ils se plaçaient sur une haute montagne. On devait, avant de se laisser décourager ainsi, attendre encore trois ou quatre jours le résultat de l'entreprise.

En ce qui concernait la diminution de leurs provisions, ils n'avaient rien à craindre, parce qu'en cas de nécessité, ils pourraient suffire à leur nourriture par la chasse, dans ce pays giboyeux. Jusqu'à ce moment, il avait défendu à ses compagnons de tirer, pour ne pas trahir leur présence. On n'était jamais sûr qu'il n'y eut pas d'ennemis dans les environs, soit des *vaqueros*, soit des bandits, soit des sauvages californiens ; mais, si la nécessité s'en faisait sentir, ils tireraient des oiseaux, des lièvres ou des chevreuils, et épargneraient ainsi leurs provisions.

Pendant qu'ils discutaient sur leur position, il s'éleva tout à coup dans la forêt, à une cinquantaine de pas, un hurlement si formidable, que toute la vallée semblait en trembler. C'était un grondement creux, sourd et prolongé, pareil à un roulement de tonnerre lointain.

Tous pâlirent, sautèrent debout et regardèrent le Bruxellois, comme pour savoir de sa bouche quel effroyable danger les menaçait de nouveau.

—O mon Dieu ! bégaya Donat, ce sont des lions !

—Non, c'est un *grizly* (l'ours gris de Californie) qui attaque notre mulet et qui est peut-être déjà en train de le dévorer.

—Allons ! allons ! s'écria Kwik. Ours ou non, je ne laisserai pas égorger ainsi la pauvre bête !

Mais le Bruxellois le prit par l'épaule le retint violemment et grommela :

—Tiens-toi tranquille ! tais-toi, imprudent !

—Tout cela est bel et bon, remarqua Victor ; mais dis-nous, du moins, ce que nous devons faire.

—Ce que nous devons faire ? j'avoue que je ne le sais pas, moi-même. C'est un dangereux animal ; il reste parfois en vie et conserve ses forces avec dix balles dans le corps. Tenez-vous aussi tranquilles que pos-

sible, mes amis ; le monstre aura assez du mulet pour se rassasier, et il retournera peut-être à sa tanière après s'être repu.

—Mais qui de nous pourra dormir avec un si terrible voisin ?

Un hurlement nouveau et plus terrible s'éleva dans la forêt, comme si l'ours se rapprochait de la tente.

—Attendez, dit Pardoes, un moyen ! Je marcherai en avant, je grimperai sur un arbre, et, de là, je tâcherai de toucher le *grizzly* ; il viendra à moi et se mettra debout contre l'arbre pour me saisir. En ce moment, vous tirerez tous ensemble en visant à la tête, puis vous prendrez vos couteaux, et, s'il le faut, vous enfoncerez votre arme jusqu'à la garde dans la poitrine ou dans le ventre de l'ours. Suivez-moi à une dizaine de pas, ne tirez pas trop vite et ne reculez pas d'une semelle, sinon il y aura deux ou trois morts.

Il se glissa dans le bois, tâcha de juger de la distance par les hurlements et grimpa alors à une certaine hauteur sur un sapin. Ses camarades étaient cachés à six pas de là dans les broussailles, et tenaient le doigt sur la détente de leurs armes.

Bientôt un coup de fusil retentit ; la balle devait avoir atteint son but, car un hurlement de douleur et de rage fit résonner la forêt, et, immédiatement après, les broussailles s'écartèrent, comme brisées par la course furieuse d'un animal gigantesque.

En effet, le *grizzly* avait découvert son ennemi, qui, pour éveiller son attention, agitait son chapeau en l'air.

En un seul bond, l'ours se trouva debout contre l'arbre, leva ses griffes en poussant un grognement et se mit à lécher de son affreuse langue rouge l'écorce de l'arbre, comme s'il flairait déjà une autre proie.

Une forte détonation se fit entendre et cinq balles atteignirent le monstre, qui tomba en arrière de douleur et de surprise ; mais il se releva sur le champ et jeta un regard flamboyant sur ces nouveaux ennemis et se rua vers eux en hurlant.

Le matelot, sur lequel l'ours se dirigeait visiblement, pris d'une violente frayeur s'enfuit pour se réfugier sur un arbre. L'animal furieux, tout couvert de sang, semblait craindre les couteaux étincelants et courut derrière le matelot.

Il l'atteignit juste au pied de l'arbre et le prit entre ses pattes pour l'étouffer, avec des hurlements horribles... par bonheur, au même instant, cinq couteaux s'enfoncèrent à la fois dans ses flancs, et sans doute Donat avait touché le cœur avec son long couteau catalan ; car le *grizzly* se retourna, comme s'il voulait encore le saisir ; mais il tomba par terre et demeura étendu dans les convulsions de la mort, en poussant des rugissements rauques. Quelques coups de pistolets abrégèrent son agonie et bientôt il ne fut plus qu'un cadavre d'une formidable grandeur.

Donat courut vers l'endroit où l'on avait entendu les premiers grognements de l'ours et trouva le mulet à demi déchiré et sans vie dans une grande mare de sang. Il versa des larmes sur le cadavre du pauvre animal, et revint près de ses compagnons, auxquels il raconta, avec des plaintes amères, la fin malheureuse de son fidèle compagnon de voyage.

Tous étaient très-émus, dans la conviction qu'ils avaient couru un grand danger ; la perte du mulet les affligea vivement. A travers ce désert, peut-être à cent milles d'un lieu habité, épuisés, à bout de forces, ils devaient donc désormais porter les instruments et les provisions sur leur dos. Ce voyage si difficile et si triste auparavant, comme il allait devenir pénible et décourageant !

Une heure après, tous étaient roulés dans leurs couvertures sous leur tente. Le Bruxellois était en sentinelle et entretenait avec soin le feu flamboyant pour éloigner les animaux sauvages, s'il y en avait encore dans les environs. Il jeta un regard dans la tente, pour s'assurer que ses camarades dormaient ; il vit à la lueur du feu que les joues de Donat étaient humides et brillaient.

—Naïf garçon, murmura-t-il, qui pleure en dormant la mort d'un animal ! Encore si c'était de crainte d'avoir la claie sur le dos ; mais non, c'est par pure affection.

## V

## LE DÉSERT.

Suivant l'usage, celui dont c'était le tour de faire la cuisine devait se lever une heure plus tôt que les autres pour préparer le déjeuner, et ce n'était que lorsque le repas était prêt qu'il pouvait éveiller ses camarades.

Il advint justement que c'était ce jour-là le tour du Bruxellois. Pardoes, avec toutes les précautions imaginables pour ne pas faire de bruit, alluma un grand feu et suspendit la marmite au-dessus. Il souriait à part lui et regardait de temps en temps du côté de la tente avec une expression narquoise, comme s'il avait quelque intention secrète. Lorsqu'il vit que le feu allait bien, il tira son couteau de sa ceinture et se dirigea vers le bois.

Arrivé près du cadavre de l'ours, il lui coupa les quatre pattes, les dépouilla à la hâte ; puis il revint près du feu et suspendit les pattes du *grizzly* au-dessus de la flamme, après les avoir bien saupoudrées de poivre et de sel, et attachées à une branche en guise de broche.

Il était joyeux, se frottait les mains et se léchait les lèvres en murmurant :

—Comme ils seront surpris à leur réveil ! Des pattes d'ours pour déjeuner ! C'est un mets royal, succulent et tendre. Dans le désert, ils mangeront avec plus de plaisir qu'à la table du meilleur hôtel de Bruxelles.

Sous la surveillance assidue de Pardoes, les pattes d'ours furent bientôt cuites. Il les troussa sur un plat de fer-blanc, qu'il avait posé sur une pierre sous la broche, pour y faire dégoutter la graisse et le jus. Et il fit encore quelques galettes pour remplacer le pain au déjeuner.

Alors il cria à l'ouverture de la tente :

—Levez-vous, levez-vous, mes amis le couvert est mis ! J'ai un morceau de gibier qui vous fera vous lécher les doigts, soyez-en sûrs.

Tous se levèrent.  
—Bonté du ciel ! Qu'est-ce qui sent si bon là dehors ? grommela Kwik en se frottant les yeux, as-tu pris un lièvre, Pardoes ?

—Oui, un lièvre si grand, qu'une de ses pattes suffirait pour te donner une indigestion.

—Ça doit être une fameuse bête ! C'est égal, je raffole des lièvres, et mon estomac va faire une fête dont vous serez étonné. Vous, venez messieurs ! l'eau m'en vient à la bouche, j'ai une faim canine.

Mais, lorsqu'il eut jeté les yeux sur le plat de fer-blanc, il recula avec dégoût et s'écria :

—Ce sont, pardieu, les pattes de l'ours, de l'horrible animal qui a voulu nous dévorer hier ! Aïe ! aïe ! Pardoes, quelle mauvaise plaisanterie ! Il est cruel de se moquer de nos pauvres estomacs ; j'en ai la crampe.

*A Continuer.*

## VENTE CONSIDERABLE

D'Animaux Ayrshire pur-sang, Mouton South-down, Cochons Berkshire, et autres animaux de ferme.

L'Exécuteur de la Succession de feu C. C. Abbott, vendra par eucan public, trente-deux animaux Ayrshire pur-sang, comprenant un Taureau importé de prix.

1. LADDIE à poil jaune, âgé de deux ans.
2. GENERAL MORTON, 21., âgé de deux ans.
3. VACHES et GENISSES importées.
4. GIPSEY.
5. GENEVA.
6. FLORA.

Le reste étant tous des animaux pur-sang de choix.

Un couple de JUMENTS BAIES.  
JUMENT demi-sang avec poulin, de Brutus par Pope Swigert.

POULIN de trois ans, du Niagara.  
Trente MOUTONS SOUTH-DOWN, pur-sang, et VINGT-COCHONS et TRUIES pur sang.

La vente aura lieu à Ste. Anne, à une heure de marche de Montréal par chemin de fer ; un train ou un steamer se rendra là le matin, et retournera à Montréal le soir. Les autres détails seront donnés dans l'annonce subséquente.

Des Catalogues seront donnés sur demande au soussigné.

J. J. ARNTON, Montréal, Can.,  
Encanteur pour l'Exécuteur testamentaire  
J. J. C. Abbott.

## Taureau Alderney importé et Jeunes Taureaux à Vendre.

VICTOR HUGO—Elevé par M. Jean Da Veulle de St. Clément, Jersey, de sa vache 1ère prime en 1863, Société Royale d'Agriculture, âgé de 3 ans et 3 mois.

GASPÉ—Provenant de *Victor-Hugo*, Dame Alice importée. Né le 11 Septembre 1869.

MONTCALM—Provenant de *Défiance* ; Dame Berthe importée. Né le 12 Décembre 1869.

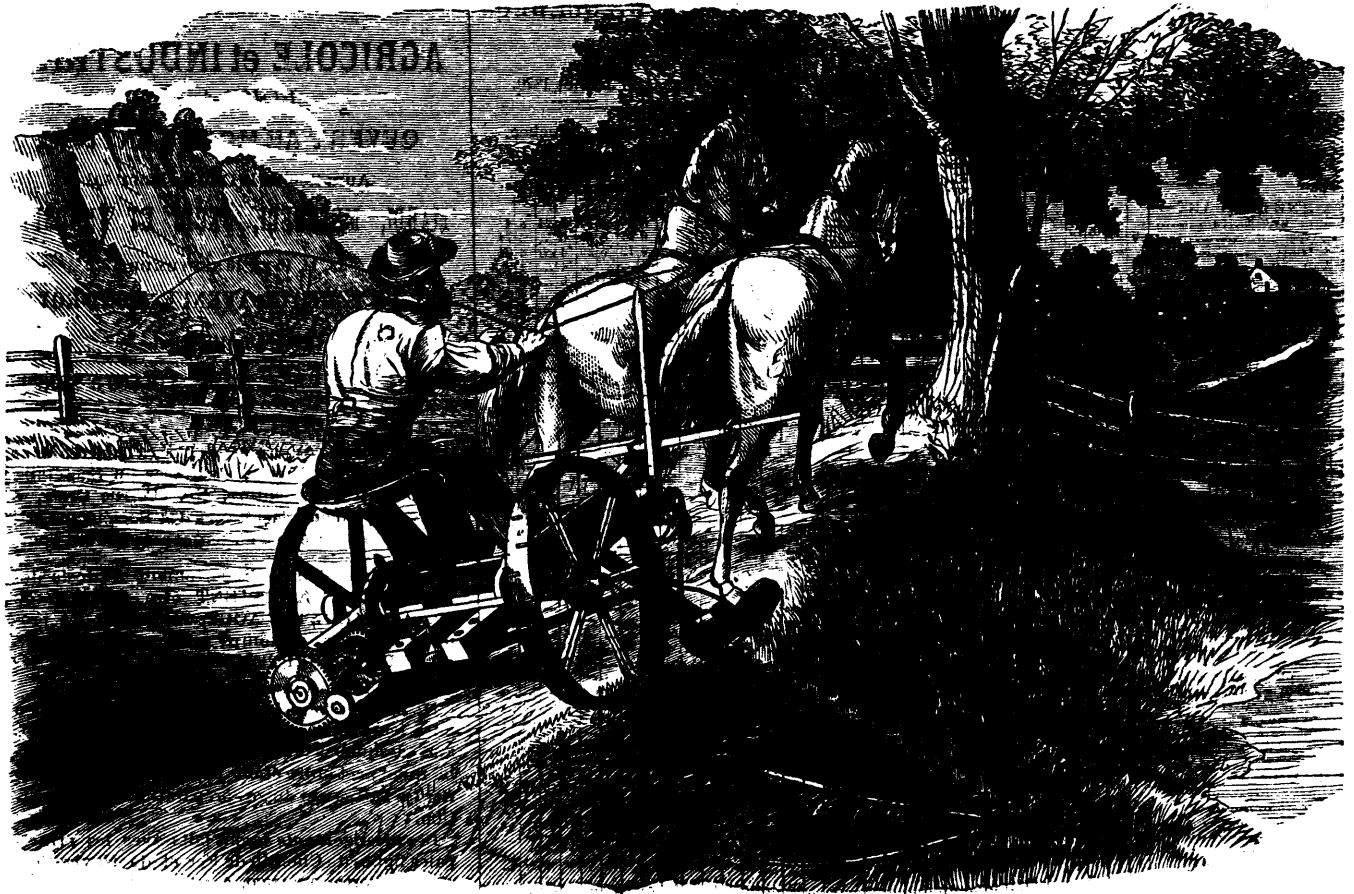
MÉGANTIC—Provenant de *Défiance* ; Dame Bonne importée. Né le 12 Décembre 1869.

PRINCE ARTHUR—Provenant de *Défiance* ; Dame Lisette importée. Né le 18 Novembre 1869.

Les jeunes Taureaux sont le produit d'animaux de plus grand mérite, choisis par M. Henry Tait dans le troupeau de S. A. B. le Prince Albert, Ferme Shaw, Windsor, et par M. L. P. Fowler, du troupeau des plus célèbres éleveurs sur l'île Jersey.

S. SHELDON STEPHENS,  
Montréal.

10 Juin.



## LA MEILLEURE MACHINE AU MONDE.

## LA FAUCHEUSE ET MOISSONNEUSE BUCKEYE.

Cette machine, la première de celles sur deux roues, est en usage depuis 1857 ; elle a obtenu les **PREMIERS PRIX** dans tous les **ESSAIS** et **EXPOSITIONS** auxquels elle a ris part. C'est la machine

**LA PLUS FORTE, LA PLUS SURE ET LA PLUS LEGERE**

DE TOUTES CELLES EN USAGE.

**IL Y EN A DEJA AU-DELA DE CENT VINGT-CINQ MILLES DANS LES ETATS-UNIS SEULEMENT.**

Cette machine a été améliorée considérablement dans les deux dernières années.

AGENT GÉNÉRAL POUR LE CANADA,

**Wm. EVANS,**

Marchand de Grains et d'Instruments Aratoires  
Marché Ste. Anne, Montréal,

MANUFACTURÉ PAR

**A. P. RICHARDSON & Cie.,**

WORCESTER, Mass.,

Etats-Unis.



